

ON FORTIFIE SALONIQUE

Cette ville de la Grèce est maintenant une puissante forteresse. — Les Alliés se sont retirés en faisant le vide devant l'ennemi. — Les pertes sont légères.

Londres, 14. — Faisant la revue des opérations de la semaine dernière, le correspondant de l'agence Reuters à Salonique dit que le combat, au cours de la semaine, n'a pas causé de sérieux préjudice aux forces des Alliés, parce que les Bulgares n'ont pas manifesté le désir d'en venir aux mains depuis lundi de la semaine dernière.

"Les pertes anglaises pour ce jour-là," dit le correspondant, "bien que sérieuses, s'élèvent à moins d'un mille, mais, pour le reste de la semaine, c'est tout juste si nous avons perdu quelques douzaines d'hommes surtout le long du front franco-anglais."

"Au cours de la semaine, les Alliés se sont retirés sur une étendue de 14 milles, enlevant toutes leurs munitions et vidant absolument la contrée de tout ce qui pouvait servir à l'ennemi. Les soldats alliés pousaient devant eux des troupes de bestiaux et de moutons, qui semblaient fort bien se faire au voyage. Samedi, l'arrière-garde des Alliés n'était qu'à deux milles de la frontière grecque et la ville de Doiran avait été complètement entourée. Les Anglais ont reconnu de nombreux uniformes allemands parmi les troupes bulgares."

"Dans l'intervalle, des renforts continuent à débarquer à Salonique, comprenant plusieurs régiments écossais; et, sur les collines, taillées en hémi-cylindre, autour de la ville, les fortifications seront bientôt terminées. Les soldats sont confiants, et beaucoup expriment l'espoir qu'ils pourront bientôt éprouver la résistance de ces ouvrages contre l'ennemi."

DESTRUCTION D'UN HYDROPLANE ENNEMI

Les sous-lieutenants anglais Graham et Ince détruisent un hydroplane boche sur la côte belge.

Londres, 15. — Une communication officielle vient d'être publiée dans les termes suivants:

"Le sous-lieutenant Graham, dans un aéroplane, ayant le sous-lieutenant Ince comme observateur, alors qu'il patrouillait sur la côte belge, aperçut, après-midi, aperçut un hydroplane allemand, et lui donna la chasse."

"Après un dur engagement, la machine allemande fut frappée et elle s'abattit. Avant de tomber sur la surface de l'eau, elle fit explosion. On n'a pu trouver de traces du pilote, du passager ou de la machine."

"La machine du sous-lieutenant Graham a été sérieusement endommagée par le feu des mitrailleuses, et elle s'est abîmée dans la mer, mais ses deux officiers ont été recueillis et amenés sains et saufs sur le rivage."

L'ANGLAIS SE BAT AVEC DES GRENADES

Il répand la terreur dans une des tranchées ennemies, à Létouquet, la nuit dernière.

Londres, 14. — Le ministère de la Guerre a publié, ce soir, le communiqué officiel suivant:

"Le feld-marchal rapporte que, au jour d'hui, notre artillerie a bombardé Doumécourt, les tranchées de l'ennemi à l'est de Giverny et le village de Le Mesnil. L'artillerie ennemie a déployé une activité considérable à l'est et au nord-est d'Ypres, et notre artillerie a répondu vigoureusement."

"La nuit dernière, nous avons bombardé une des tranchées ennemies à Létouquet, juste à l'ouest de la rivière Lys, avec des grenades à main, se servant fort à la confusion dans une tranchée qui semblait fortement protégée."

"Le temps se maintient clair et froid."

LES EFFORTS MUCULAIRES DE L'HOMME AU TRAVAIL

Paris, 14. — M. Amar, professeur au Conservatoire des arts et métiers, a entrepris une étude extrêmement intéressante: celle des efforts musculaires de l'homme au travail.

Il a eu de traduire en formules le rapportant au système métrique l'effort de l'ouvrier, à l'aide de la méthode graphique et de la chronophotographie.

Chaque artisan pourrait ainsi avoir sa cote de travail. En dehors de l'intérêt scientifique, on comprend l'utilité pratique d'une pareille recherche. L'entrepreneur ne peut guère s'enquérir actuellement que de la valeur morale, sociale, intellectuelle, technique de l'ouvrier qu'il embauche. Il aurait un élément d'appréciation nouveau sur un point qui n'est pas le moins important: le "rendement" de cet ouvrier.

L'Académie des sciences a trouvé l'étude de M. Amar très intéressante, elle vient de lui octroyer, sur la fondation Lottreuil, une subvention de 500 francs pour perfectionner son outillage.

Mais que penseront de cette trouvaille les syndicalistes amis du "moindre effort"?

L'ANGLETERRE NE VEUT PAS VOIR FORD

On ne veut pas le reconnaître ni intervenir.

Londres, 14. — Le vapeur "Oscar II" qui porte Henry Ford et ses avocats de la paix n'a pas encore été signalé. On a su, toutefois, dans les cercles officiels aujourd'hui qu'il est fort peu probable que le navire, qui se dirige sur Christiania, soit amené à Kirkwall. On croit que le "Oscar II" n'a pas de cargaison à bord et que, suivant la politique récemment énoncée par lord Robert Cecil, sous-secrétaire des Affaires Étrangères, la Chambre des Communes, le gouvernement adoptera difficilement des mesures pour amener les passagers plus près de la côte anglaise qu'il est nécessaire.

Le gouvernement regarde l'entrevue de M. Ford avec une indifférence qui implique la reconnaissance ni intervention, et les fonctionnaires croient que c'est fort avantageux que de tenir l'expédition de Ford éloignée des rives de l'Angleterre.

L'INCORPORATION DE LA CLASSE 1917

Paris, 14. — Le "Journal officiel" a publié, le rapport du colonel Driant, sur l'incorporation de la classe 1917. En voici le passage essentiel:

"On ne saurait d'ailleurs assez répéter qu'en demandant l'incorporation la plus tôt possible, le gouvernement n'a pas, pour cela l'intention de jeter, dès le mois de mai, ces jeunes gens sur la ligne de feu. La meilleure preuve est que, d'accord avec le général en chef, le ministre de la guerre n'a prélevé personne, jusqu'à ce jour, sur la classe 1917."

"Cette classe est intacte. Incessamment, elle va être dirigée des dépôts de l'intérieur, où d'ailleurs elle donne des signes d'impatience, sur les dépôts de passage de la zone des armées. Là, ses éléments seront prêts à être jetés en quelques heures sur un point quelconque du front. Là, elle percevra la rumour lointaine de la bataille qui, de plus en plus, se familiarisera avec la pensée de rejoindre ceux qui la livrent depuis de longs mois et se haussent naturellement dans cette atmosphère de bravoure à hauteur de ses devoirs, elle complètera son éducation morale, plus importante que l'autre, n'en doutez pas."

"La classe 1916, appelée sous les drapeaux le 12 avril, a donc déjà plus de sept mois d'entraînement et en passera probablement d'autres encore sans contact immédiat avec l'ennemi. Il pourra en être de même pour la classe 1917, le haut commandement ayant le plus grand intérêt à ménager l'emploi de ce merveilleux appoint fait d'enthousiasme et de jeunesse. Mais du moins, elle sera là, disponible de mai à juillet, mois éminemment favorables aux opérations de guerre, et c'est pourquoi l'appel n'en peut plus être différé."

UNE QUESTION SUR LA PAIX L'EMBARRASSE

Herr Von Jagow refuse de répondre à une interpellation d'un député socialiste allemand au Reichstag.

Amsterdam, via Londres, 14. — Une dépêche de Berlin dit que Herr Von Jagow, secrétaire allemand des Affaires Étrangères, répondant au Reichstag à une question du Dr Liebknecht, socialiste, qui voulait savoir si les autres belligérants étaient prêts à entamer des négociations de paix dès maintenant, en renouant à l'annexion des territoires conquis, a déclaré: "Après avoir fait allusion au débat du 9 décembre: 'Je refuse de répondre'."

Le Dr Liebknecht s'enquit alors de l'attitude que le gouvernement adopterait si les pays neutres faisaient des propositions. Il fut interrompu, cependant, par le président de la chambre, qui déclara que ce n'était pas la question supplémentaire, mais une nouvelle interpellation.

OFFICIEL LAONIQUE

Le communiqué de Rome dit que l'ennemi a bombardé les Italiens sur l'Isongo.

Rome, 14. — Le communiqué officiel italien suivant a été publié, aujourd'hui:

"Au cours de la journée du 13, l'ennemi a continué à bombarder avec persistance nos positions le long du front de l'Isongo. Nous avons répondu avec efficacité. Nous avons riposté avec efficacité."

"Il n'y a rien à rapporter de plus."

RECENSEMENT ÉTRANGE

Toronto forcera tous les hommes aptes au service militaire, à s'enregistrer.

Toronto, 14. — Les commissaires de police ont approuvé, cet après-midi, le projet, proposé le major Reed de tenir un recensement à Toronto de tous les hommes aptes au service militaire. Le major doit s'entendre avec le chef de police pour les procédures à suivre.

LES BULGARES A LEUR POURSUITE

Paris et Rome annoncent que les Bulgares ont franchi la frontière grecque à la poursuite des Alliés. — Grosse bataille en perspective. — Les Italiens secourent les Serbes.

Londres, 14. — La prochaine grande bataille sera, selon toutes les probabilités, livrée en Grèce, malgré les efforts du roi des Hellènes, et du gouvernement pour sauver leur pays des horreurs de la guerre.

"Les forces anglaises et françaises ont opéré leur retraite en bon ordre dans le bas de la vallée de Vardar, et elles approchent maintenant de Salonique, où débarquent des renforts, tandis que des dépêches, reçues à Paris et à Rome, disent que les Bulgares ont traversé la frontière grecque à la poursuite de leurs ennemis."

"La nouvelle d'une pareille action de la part des Bulgares est venue un peu comme une surprise, parce qu'on avait pensé que cette démarche provoquerait les Grecs, et que si les Alliés de l'Entente devaient être poursuivis, cette tâche reviendrait aux Autrichiens et aux Allemands."

"La situation diplomatique de la Grèce a été compliquée par la requête de l'Allemagne, qui tient à savoir si le cabinet d'Athènes envisage pas l'usage du territoire grec par les Alliés de l'Entente comme une violation de neutralité, et cette requête semble présager la participation des Teutons à la poursuite des Alliés. Toutefois, on ne croit pas, ici, que les Allemands aient de nombreuses troupes dans cette partie des Balkans."

Leurs principales armées ont été concentrées sur Rostochok, où une invasion de la Bulgarie par les Russes semblerait devoir s'opérer. Conséquemment, les troupes de l'Entente n'ont à craindre que les Bulgares, pour le moment, parce que les Autrichiens sont occupés dans le Monténégro et l'Albanie, où les Monténégrins et les Serbes opposent une résistance acharnée."

"On a de nouveau rapporté que les Italiens ont débarqué une armée sur la côte albanaise, pour aller au secours des Serbes et des Monténégrins. Il y a plus d'activité sur la presqu'île de Gallipoli. Les Turcs prétendent avoir repoussé une attaque contre leur aile gauche, à Seddul-Bahr. L'officiel turc ne rapporte rien de nouveau à Kut-el-Amara, où les Ottomans opèrent contre les Anglais, qui se sont retirés de la région de Bagdad. Les cercles militaires regardent ce silence comme une admission de la part des Turcs que leurs attaques contre la position des Anglais, sur la rivière du Tigre, ont échoué."

"On déclare dans des informations puisées à des sources privées, et reçues à Londres dans le moment, que les dépêches précédentes rapportant le chiffre des pertes, infligées par les Turcs aux Anglais, quand ceux-ci se sont retirés sur le bas de la rivière ont été exagérées. Par exemple, les trois vaisseaux qu'ils ont capturés, n'ont fini par être qu'un remorqueur et deux barges."

"Les Italiens assaillent encore les positions des Autrichiens, autour de Goritz. La ville de Goritz elle-même a été de nouveau bombardée. Des officiers autrichiens qui ont été faits prisonniers dans des batailles sur le front oriental décrivent le feu de l'artillerie italienne comme étant le plus terrible et le plus tenace qu'ils aient encore affronté."

"La nomination du général Sir Horace Smith-Dorrien au commandement suprême des forces qui opèrent dans l'Afrique Orientale signifie que les Anglais adoptent des mesures pour tâcher de chasser les Allemands de l'unique colonie qui leur reste, à l'exception d'une petite partie du Cameroun."

"Les Allemands ont une forte armée dans l'Afrique Orientale; mais le général Smith-Dorrien, avec l'armée qu'il doit lever dans l'Afrique du Sud, les troupes qui s'y trouvent déjà et celles qui lui arriveront du pays, espère compléter sa mission nouvelle en peu de temps. Le commandant comme les hommes qu'il conduira ont pris part à la guerre africaine."

LA BULGARIE A FOULE LA GRÈCE

Monastir est déclaré possession irrévocable de la Bulgarie. — L'ostacisme des voyageurs, venant de la Grèce.

Londres, 15. — Télégraphant de Salonique, le correspondant du "Times" dit:

"On ne sait aujourd'hui, de sources autorisées la prétendue concentration de troupes ennemies considérables au sud de Monastir, et, conséquemment le secteur Doiran-Gievski est le seul quartier, d'où on peut s'attendre pour le moment à une avance de l'ennemi."

"L'exclusion des Bulgares de l'administration civile de Monastir est maintenant considérée comme un prétexte pour apaiser les soupçons de la Grèce. Jusqu'à ce que la résistance des Serbes fût complètement brisée et que la politique hellénique fût définitivement connue, Monastir a été officiellement déclaré par le ministre allemand à Sofia comme étant la possession irrévocable de la Bulgarie. Bien qu'il n'y ait qu'une administration purement bulgare dans cette ville, un des premiers actes de cette administration a été de fermer la frontière aux voyageurs, venant de la Grèce."

"Une vigoureuse campagne a été récemment entreprise par les Français et les Anglais pour conquérir l'Afrique orientale."

Londres, 14. — Le général Sir Horace Smith-Dorrien a été nommé au commandement suprême des forces qui opèrent dans l'Afrique Orientale. Le général Smith-Dorrien fit du service sur le front franco-belge dans les premiers mois de l'année. Il commanda la seconde armée anglaise quelque temps, et, dans le mois de mai, il reçut le contrôle de l'une des six nouvelles armées de l'Angleterre. Il revint à Londres en juin. On ne donna pas d'explication officielle de son retour du front, pour lequel on avançait toutes sortes de raisons.

Une vigoureuse campagne a été récemment entreprise par les Français et les Anglais pour conquérir l'Afrique orientale."

ASQUITH DEMANDERA 1,000,000 D'HOMMES

Il aurait proposé son projet à la Chambre jeudi; mais, il le remet à la semaine prochaine.

Londres, 14. — Le premier ministre Asquith a remis à la semaine prochaine sa demande à la Chambre d'un autre million d'hommes pour l'armée anglaise.

Le premier ministre avait proposé de donner à la Chambre des Communes les résultats de la campagne de recrutement de Lord Derby jeudi, en même temps qu'il aurait formulé sa demande; mais il n'a pas été possible de contrôler les chiffres à temps et ces détails ne seront probablement pas connus avant la semaine prochaine.

D'après l'"Evening News," l'élan des dernières semaines vers l'enrôlement a fourni plus de 500,000 recrues.

LA RUSSIE ET LA BULGARIE

Genève, 14. — La "Poste de Strasbourg", dans un article d'inspiration officieuse, admet la possibilité d'une attaque russe qui se ferait à l'aide d'une armée transportée par des navires sur le Danube.

Ce journal constate que la Russie a affrété une trentaine de transports italiens qui sont ancrés à l'embouchure du Danube.

"La 'Poste de Strasbourg' indique que la presse roumaine reconnaît à la Russie le droit d'usage de cette voie, le Danube devant être considéré ouvert à la navigation au même titre que la mer Noire. C'est pour la même raison que la Roumanie n'a jamais pu empêcher le transport des munitions et du matériel de guerre destinés autrefois à la Serbie."

L'ANGLETERRE AURA 6,000,000 D'HOMMES

Elle les aura au printemps, et le Canada en aura 300,000, dit Sam Hughes.

Toronto, 14. — Au cours d'un meeting de conservateurs, dans le quartier No. 4, le général Sir Sam Hughes a déclaré qu'aujourd'hui, 850 usines manufacturières des obus en Canada et que 200,000 ouvriers y travaillent de l'emploi.

Au printemps, a-t-il dit, l'Angleterre aura six millions d'hommes et le Canada en aura au-delà de 300,000.

BERLIN DESAVOUE TOUTE PARTICIPATION

L'Allemagne se défend d'avoir pris part aux récentes intrigues au Mexique.

Berlin, via Sayville, 14. — L'agence d'outremer publie aujourd'hui la dépêche suivante:

"Les cercles officiels ici se défendent de toute participation aux prétendues intrigues allemandes qui, au dire de la presse américaine et anglaise, ont cherché à fomenté une nouvelle révolution au Mexique."

"Le gouvernement allemand, suivant l'exemple des États-Unis, a, il y a plus d'un mois, autorisé l'ambassadeur allemand au Mexique à reconnaître Carranza comme chef du gouvernement."

LA TURQUIE A 650,000 SOLDATS

Elle peut, à la rigueur, mettre un million d'hommes sous les armes.

Londres, 14. — Répondant à une question en Chambre des Communes, aujourd'hui, Harold J. Tennant, sous-secrétaire parlementaire de la Guerre, a déclaré qu'on estimait que la Turquie avait 650,000 hommes sur le champ de bataille et que cette armée, en certaines circonstances, pourrait être augmentée jusqu'à un million.

DORRIEN COMMANDERA L'ARMÉE D'AFRIQUE

Sir Horace Smith-Dorrien a la tête des troupes opérant dans l'Afrique Orientale.

Londres, 14. — Le général Sir Horace Smith-Dorrien a été nommé au commandement suprême des forces qui opèrent dans l'Afrique Orientale.

Le général Smith-Dorrien fit du service sur le front franco-belge dans les premiers mois de l'année. Il commanda la seconde armée anglaise quelque temps, et, dans le mois de mai, il reçut le contrôle de l'une des six nouvelles armées de l'Angleterre. Il revint à Londres en juin. On ne donna pas d'explication officielle de son retour du front, pour lequel on avançait toutes sortes de raisons.

Une vigoureuse campagne a été récemment entreprise par les Français et les Anglais pour conquérir l'Afrique orientale."

BISBILLE CHEZ LES UNIONISTES

Andrew Bonar Law réprimande vertement son parti de faire de l'opposition à un bill présenté à la Chambre. — Il démissionnera, si la résistance continue.

Londres, 14. — Andrew Bonar Law, secrétaire des Colonies, a dit à Sir Edward Carson et quelques dissidents unionistes, dans un avertissement explicite à la Chambre des Communes ce soir, qu'il se retirait du gouvernement s'il constatait chez eux d'autres indices de révolte.

M. Bonar Law s'opposait à une motion appuyée par les Unionistes, demandant le rejet du bill parlementaire introduit, jeudi dernier, par Sir John Simon, secrétaire des Affaires Intérieures, qui demandait l'ajournement d'une élection générale en temps de guerre.

La faction dissidente insista pour avoir une élection générale. M. Bonar Law, après avoir dit que c'était lui qui avait proposé le présent compromis, s'occupa de relever les critiques portées contre le gouvernement par les Unionistes.

"Je dirai à mes amis, les Unionistes," a déclaré le secrétaire, "s'il arrive qu'ils pensent honnêtement que la guerre ne doit pas être menée par ce pays sans un changement de gouvernement, qu'ils voudraient eux-mêmes qu'ils se rangent ouvertement du côté de l'opposition et proposent, par un vote de non-confiance, Nons, Unionistes, sommes membres du gouvernement, comme représentants de notre parti et, si je croyais que, en adoptant cette ligne de conduite, nous avions perdu la confiance de notre parti, il me semble que je ne serais plus d'aucune utilité au gouvernement. Si mon parti a perdu confiance en moi, je ne songerai pas un moment à faire partie du gouvernement."

Le premier ministre Asquith prit aussi part au débat. Il déclara, touchant la critique, dirigée contre la politique suivie par le gouvernement que ce dernier ne gardait pas le silence par plaisir, devant toutes les accusations et les insinuations, qui pourraient si facilement être réfutées et repudiées, s'il n'avait pas un devoir bien lourd à accomplir; celui d'être fidèle.

Parlant de la mesure proposée, le premier ministre a déclaré qu'une élection générale, dans le moment, serait une calamité nationale. Toutefois, le gouvernement ne tient pas inflexiblement à la perte d'ajournement trévisé, nommée dans le bill, et il sera prêt à considérer les suggestions raisonnables, qui comporteront une altération du terme déterminé.

Après un court débat, le bill a subi sa deuxième lecture.

LE JAPON ELEVE LA VOIX

L'ambassade japonaise de Washington, inspirée par Tokio, coupe fin à certaines rumeurs, dont le but était de discréditer la loyauté du Japon.

Washington, 14. — La politique du Japon, à l'égard de la Chine fait le sujet d'une déclaration officielle, publiée, ce soir, par l'ambassade japonaise, ici, dans laquelle on dit que la Chine a été prévenue de remettre à plus tard un changement dans sa forme gouvernementale, dans l'unique but d'éviter "tout développement désagréable en Orient, qui pourrait provoquer un autre élément de discord dans la situation universelle, déjà compliquée", et refusant la rumeur que le Japon sert de base aux activités de Sun Yat Sen contre l'établissement de la monarchie en Chine.

"Certains rapports et commentaires, sur lesquels on comptait pour causer du tort, aux yeux du public américain, à l'intégrité et à la sincérité du Japon dans sa politique chinoise," dit la déclaration, "ont été publiés dans quelques journaux de New-York. Les imputations, qu'ils expriment, peuvent possiblement avoir orienté dans le seul fait de la participation du Japon à un avertissement, récemment adressé à la Chine par les puissances de l'Entente, pour lui faire différer un changement dans la forme de son gouvernement."

"L'avertissement ne fut dicté que pour une raison bien simple, c'est-à-dire pour éviter tout développement fâcheux en Orient, qui pourrait ajouter un autre élément de discord à la situation déjà compliquée, de l'univers. Rien de plus, rien de moins."

"L'ambassade japonaise a reçu de Tokio, une dépêche qui l'autorise à déclarer que, d'aucun quartier, au Japon, des armes ont été prêtées et du secours donné, sous aucune forme, aux éléments révolutionnaires en Chine. Les allégations que le Japon sert de base aux activités de Sun Yat Sen, et que les Japonais coopèrent activement avec lui, sont également fausses, parce que le gouvernement japonais prend toutes les mesures de précaution pour prévenir pareilles tentatives."

LES MONUMENTS A DEVOILER

Paris, 14. — Bien des monuments élevés dans Paris ou ailleurs attendaient leur inauguration au monument de la guerre éclata.

Il en est certes d'inutiles, il en est de frivoles, de superflus et peut-être même de fâcheux. Mais il en est qui honorent, en même temps que ceux qu'on veut glorifier par le marbre ou le bronze, la France elle-même.

Et de ces derniers, le monument que Saint-Marcenue consacra à la mémoire de Berthelot.

Un autre monument, celui-là plus intime, un buste d'Henri Poincaré qu'on avait demandé au statuaire Carlier, devait être placé au lycée de Nancy où l'illustre mathématicien fit ses études. Une réplique de ce buste avait été promise à la galerie du palais Mazarin. Qu'est devenu aussi cet hommage?

Un autre monument, celui-là plus intime, un buste d'Henri Poincaré qu'on avait demandé au statuaire Carlier, devait être placé au lycée de Nancy où l'illustre mathématicien fit ses études. Une réplique de ce buste avait été promise à la galerie du palais Mazarin. Qu'est devenu aussi cet hommage?

Un autre monument, celui-là plus intime, un buste d'Henri Poincaré qu'on avait demandé au statuaire Carlier, devait être placé au lycée de Nancy où l'illustre mathématicien fit ses études. Une réplique de ce buste avait été promise à la galerie du palais Mazarin. Qu'est devenu aussi cet hommage?

Un autre monument, celui-là plus intime, un buste d'Henri Poincaré qu'on avait demandé au statuaire Carlier, devait être placé au lycée de Nancy où l'illustre mathématicien fit ses études. Une réplique de ce buste avait été promise à la galerie du palais Mazarin. Qu'est devenu aussi cet hommage?

ILS FONT TAIRE LES BATTERIES

Les Français réduisent au silence deux batteries allemandes en Artois. — En Orient les Français se retirent sur Krivolak. — Les 75 centimètres belges.

Paris, 10. — Le ministère de la Guerre a fait publier ce soir le bulletin suivant:

"Notre artillerie s'est montrée active aujourd'hui, particulièrement en Artois, où nous avons réduit au silence deux batteries ennemies qui faisaient feu sur le Bois-En-Hache. Nous avons efficacement fait feu sur les troupes de l'ennemi, dans la région de Quennevillers, entre l'Oise et l'Aisne, et aussi en Artois, dans le secteur de La Fontaine-aux-Charmes."

"Armée d'Orient: Aussitôt qu'il fut connu que la jonction qui avait été tentée avec l'aile droite de l'armée serbe n'était plus praticable, le commandant décida d'évacuer les positions de première ligne occupées par nos troupes sur la rivière Cerna et vers Krivolak."

"Les manœuvres se rattachant à cette retraite furent exécutées avec méthode et sans de grandes difficultés, nonobstant le fait que les Bulgares nous attaquèrent plusieurs fois. Comme conséquence du violent engagement du 8 et du 9 courant, au cours duquel les Bulgares ont été repoussés et ont subi de lourdes pertes, nous avons, de concert avec les troupes anglaises, occupé un front nouveau, s'étendant vers la rivière Bojmla."

"La journée a été marquée par des engagements d'artillerie fort violents. Nos batteries ont ouvert un feu effectif sur les points d'appui de l'ennemi de même que sur l'artillerie ennemie vers Sperralke, Nessen et Woudem."

"Dans la région de la Mission du Passer, nos canons de 75 centimètres ont fait taire les lance-mines allemands qui déployaient une certaine activité."

LE JAPON ELEVE LA VOIX

L'ambassade japonaise de Washington, inspirée par Tokio, coupe fin à certaines rumeurs, dont le but était de discréditer la loyauté du Japon.

Washington, 14. — La politique du Japon, à l'égard de la Chine fait le sujet d'une déclaration officielle, publiée, ce soir, par l'ambassade japonaise, ici, dans laquelle on dit que la Chine a été prévenue de remettre à plus tard un changement dans sa forme gouvernementale, dans l'unique but d'éviter "tout développement désagréable en Orient, qui pourrait provoquer un autre élément de discord dans la situation universelle, déjà compliquée", et refusant la rumeur que le Japon sert de base aux activités de Sun Yat Sen contre l'établissement de la monarchie en Chine.

"Certains rapports et commentaires, sur lesquels on comptait pour causer du tort, aux yeux du public américain, à l'intégrité et à la sincérité du Japon dans sa politique chinoise," dit la déclaration, "ont été publiés dans quelques journaux de New-York. Les imputations, qu'ils expriment, peuvent possiblement avoir orienté dans le seul fait de la participation du Japon à un avertissement, récemment adressé à la Chine par les puissances de l'Entente, pour lui faire différer un changement dans la forme de son gouvernement."

"L'avertissement ne fut dicté que pour une raison bien simple, c'est-à-dire pour éviter tout développement fâcheux en Orient, qui pourrait ajouter un autre élément de discord à la situation déjà compliquée, de l'univers. Rien de plus, rien de moins."

"L'ambassade japonaise a reçu de Tokio, une dépêche qui l'autorise à déclarer que, d'aucun quartier, au Japon, des armes ont été prêtées et du secours donné, sous aucune forme, aux éléments révolutionnaires en Chine. Les allégations que le Japon sert de base aux activités de Sun Yat Sen, et que les Japonais coopèrent activement avec lui, sont également fausses, parce que le gouvernement japonais prend toutes les mesures de précaution pour prévenir pareilles tentatives."

LA QUESTION DE LA PETITE MONNAIE

Paris, 14. — La situation, en ce qui concerne la petite monnaie, semble s'améliorer beaucoup. Aux guichets du Métropolitain et du Nord-Sud, dans les tramways, les receveuses rendent maintenant sans la moindre observation la monnaie de cinquante centimes et même celle de un franc. A peine quelques-unes font-elles la grimace. Mais c'est l'exception, alors qu'il y a un mois c'était la règle.

Dans les bureaux de poste également on vous remet l'appoint d'une pièce blanche. Cependant le "Temps" mentionne une plainte d'un de ses abonnés à qui, au bureau 103, de la rue des Filles-du-Calvaire, on a refusé de rendre quinze centimes sur une pièce de cinq sous. L'abonné a le droit de se plaindre, car il est inadmissible que, dans un bureau de poste, on ne trouve pas trois sous à rendre.

PETROGRAD N'A RIEN

Pétrograd, via Londres, 14. — Le communiqué officiel, publié par le ministère de la Guerre, aujourd'hui, dit qu'il n'y a pas de changement dans la situation, ni sur le front russe, ni sur le front caucasien.

CETTE AFFAIRE DE CONSPIRATION

Un journal américain publie un affidavit compromettant.

Providence, R.I., 15. — Le "Journal" de Providence publie, ce matin, le texte d'un affidavit, signé par John Henry Van Koolbergen, à San Francisco, le 27 août dernier. Cet affidavit apporte une preuve fort intéressante sur ce qui regarde la prétendue conspiration organisée par les Allemands sur la côte du Pacifique, pour détruire les usines de munitions, et c'est grâce à ces déclarations que des actes d'accusation ont été assignés devant la cour fédérale à San Francisco, contre le baron George Wilhelm Von Brinck et C. Croxley et Mme Margaret Corneli.

IL S'EN SAUVE A BON MARCHÉ

Le baron Zwiedinek se voit pardonné par le Secrétariat d'Etat, parce qu'il a agi sur l'ordre de l'ex-ambassadeur Dumba. — L'affaire des passe-ports.

Washington, 14. — Le Secrétariat d'Etat acceptera probablement l'explication présentée par le baron Erick Zwiedinek, le chargé-hongrois ici, relativement à une lettre qu'il écrivit au

UN BEAU TRAIT D'HOMME

Trois compagnies d'Anglais se font décamer par les Bulgares pour sauver leurs camarades, qui tiennent l'ennemi en échec pendant quatre jours.

Londres, 13. — Des blessés qui sont arrivés aux quartiers généraux anglais en Macédoine, racontent comment deux compagnies de fusiliers royaux d'Inniskilling, et une autre du régiment d'Irlandais, formant les divisions anglaises, qui se battent pour se retirer de la Serbie, se sont sacrifiées pour protéger la retraite de leurs camarades. L'après le combat, pendant que les Bulgares, dans une dépêche, envoyée des quartiers généraux de l'armée anglaise, les Anglais étaient déclassés par le nombre dans la proportion de dix contre un, par les Bulgares, qui étaient bien pourvus de canons et de mitrailleurs. Lundi matin dernier, ils furent tirés de leur sommeil par un terrible bombardement par les Bulgares, qui firent pleuvoir sur eux une grêle de balles et d'obus.

L'infanterie bulgare s'avança alors à l'attaque en masse serrée, et elle fut durement punie. Mais, la rareté des canons anglais ne permit pas aux soldats britanniques d'exercer sur les Bulgares, qui s'avancèrent, les ravages anticipés. Les Anglais virent leurs fusils rapidement au cours du choc, et cherchèrent à enrayer le flot ennemi en ayant recours aux baïonnettes, mais, ils furent accablés sous le poids d'un ennemi beaucoup plus nombreux et la position fut perdue.

Deux compagnies d'Inniskilling, toutefois se maintinrent sur la colline connue sous le nom de crête de Kevis et tinrent les Bulgares en échec toute la matinée, bien qu'elles n'eussent pas d'artillerie pour supporter leur propre feu. C'est à peine si un seul homme s'échappa; mais leur exploit créa une grande impression et retarda les Bulgares, tandis que les Anglais, ayant eu le temps désiré pour compléter les préparatifs de défense de la troisième ligne, purent y tenir les Bulgares en échec pendant quatre jours.

Les Bulgares, ajoute le correspondant, ayant terriblement souffert, n'ont pas, depuis lors, ébauché de sérieuse offensive à venir jusqu'à dimanche.

L'ENNEMI RECOURT AU GAZ ASPHYXIANT

Les Allemands se servent du gaz délétère contre les Russes.

Pétrograd, via Londres, 9. — Les quartiers-généraux de l'armée russe ont publié, aujourd'hui, le communiqué officiel suivant:

"En plusieurs points du front de Riga, notre artillerie a fait taire les batteries de l'ennemi. Au sud d'Ikka, les Allemands ont lancé des gaz asphyxiants dans nos tranchées. Sur le front de Drinsk, ils ont tenté plusieurs fois de laisser leurs tranchées pour attaquer, mais ils furent forcés d'y retourner par le feu de notre infanterie. Il n'y a pas eu de changement sur le reste du front.

"La situation dans les Balkans reste sans modification."

LA SESSION OUVRIRA LE 12 JANVIER

Ottawa, 9. — La prochaine session du présent parlement aura lieu le 12 janvier. On a aussi officiellement annoncé que M. Albert Sévigny, M.P., le député-Orateur, succédera à l'Orateur Sproule, qui a été créé sénateur.

LA NEUTRALITE HOLLANDAISE

Déclarations du président du conseil de Hollande.

Paris, 12. — M. Albert Keyser, à l'occasion du président du conseil de Hollande une interview que publie le "Journal" de Paris. Voici l'essentiel de ce qu'a déclaré M. Cort Van der Linden:

"La Hollande est absolument neutre. Malheureusement, on juge mal cette neutralité, pour ne pas dire qu'on ne la comprend pas du tout. Elle diffère essentiellement de celle de certains pays, également neutres, mais qui, eux, ont des ambitions et des aspirations qu'ils cherchent sans cesse à satisfaire. Nous, Hollandais, nous n'avons pour ambition que de faire loyalement notre devoir vis-à-vis des autres nations.

"J'en suis persuadé, Excellence, mais il y a cette question de contrebande... — Oui, les fraudeurs. Mais nous ne sommes pas responsables de leurs agissements! Il faut bien se rendre compte que le front que nous avons à garder est extrêmement vaste. Nos frontières sont bien surveillées, mais les contrebandiers trouvent toujours moyen de faire filer leurs marchandises à travers. La fraude, pourtant, n'est pas de beaucoup aussi importante qu'on semble le croire à l'étranger.

"Si ceux qui s'y livrent pouvaient se servir de vastes bateaux, comme ceux qui remontent le Rhin, le mal serait grand. Mais cette voie leur est fermée, leurs opérations se bornent à l'envoi de petits paquets d'une importance souvent minime, qu'ils expédient par les moyens les plus divers et parfois au péril de leur vie. Car, je le répète, les mesures prises sont des plus rigoureuses. Pour la Hollande, le principe de la neutralité est sacré.

Et M. Keyser, parlant de l'opinion populaire en Hollande, affirme qu'elle est hostile à l'Allemagne.

"ACTE BARBARE ET INHUMAN"

Voilà comment Lansing apprécie le coulage de l'"Ancona" par un sous-marin autrichien, dans sa note à Vienne, demandant le désaveu de l'incident.

Washington, 12. — Le texte de la note américaine à l'Autriche-Hongrie, touchant le coulage du vapeur italien "Ancona", rendu public, ce soir, montre que les Etats-Unis ont formellement demandé un prompt désaveu de l'acte "illégal et insoutenable"; le punition du commandant du sous-marin, et la réparation par le paiement d'une indemnité pour le meurtre de citoyens américains inoffensifs.

Ces demandes font suite à une déclaration qui informe l'Autriche-Hongrie que les "bonnes relations des deux pays doivent reposer sur un respect commun de la loi et de l'humanité". La note regarde le bombardement et le torpillage du paquebot comme inhumains, barbares et un "massacre délibéré" d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense.

Dans les cercles officiels et diplomatiques, la communication est regardée comme étant la déclaration la plus emphatique qui vienne des Etats-Unis depuis le commencement de la guerre européenne. On ne tente pas de cacher le fait que, à moins que les demandes des Etats-Unis ne soient promptement accordées, les relations diplomatiques entre les deux pays courent un grand danger d'être rompues.

Voici l'un des passages les plus saillants de la note:

"Le gouvernement des Etats-Unis considère que le commandant du sous-marin autrichien a violé les principes de la loi internationale et de l'humanité en bombardant et en torpillant l'"Ancona", avant que les personnes à bord n'aient été déposées en lieu sûr ou aient eu le temps suffisant pour abandonner le vaisseau. La conduite du commandant du vaisseau ne peut être regardée que comme un massacre délibéré de non-combattants sans défense, parce que, au moment où il fut attaqué et torpillé, le navire, semblait-il, n'opposait aucune résistance, ou ne cherchait pas à fuir, et il n'y a pas d'autre mobile suffisant pour excuser une pareille attaque, même pas la possibilité d'un secours reçu."

"Le gouvernement des Etats-Unis s'attend à ce que le gouvernement austro-hongrois apprécie la gravité du cas, acquiesce promptement à sa demande, et il fait reposer cette espoir sur l'idée que le gouvernement austro-hongrois ne sanctionnera pas ou ne défendra pas un acte, que l'univers condamne comme inhumain et barbare, un acte, que toutes les nations civilisées abhorrent, et qui a causé la mort de citoyens américains inoffensifs".

(Signé) "LANSING".

LA LEGION D'HONNEUR POUR UN HEROS

Paris, 13. — L'amiral Lacaze, ministre de la marine, vient d'inscrire au tableau spécial de la Légion d'honneur le 1er maître-fusilier, Yves-Marie Morice, de Palmpol, avec la mention suivante:

"Le 10 novembre 1914, a contribué à défendre avec sa section une barrière jusqu'à la dernière extrémité. Le 17 décembre 1914, a fait preuve des plus belles qualités militaires en se portant, avec sa section, sur une position battue par les mitrailleurs, où il a tenu jusqu'au moment où il a été grièvement blessé. Impassable fonctionnelle partielle de la jambe gauche et de l'avant-bras droit."

La nomination ci-dessus comporte l'attribution de la Croix de guerre avec palme.

LE ROI REPREND SES TRAVAUX MERVEILLEUX

Georges V est pratiquement remis de ses récentes blessures. — Un bulletin sur sa santé.

Londres, 14. — Le roi Georges, qui fut de sérieuses blessures lorsqu'il fut désarmé sur le front anglais, en France, le 28 octobre dernier, est suffisamment rétabli pour prendre charge des affaires de l'Etat, sous certaines restrictions. Voici le bulletin publié par les médecins du roi touchant sa santé:

"Nous sommes heureux de rapporter que le roi est remis à présent du grave accident survenu le 28 octobre, et qu'il peut reprendre son travail sous certaines restrictions. Et d'ici à ce qu'il ait retrouvé un état de santé normal, il importe que Sa Majesté évite tout sujet de fatigue. Il a été nécessaire que le roi prit un petit stimulant au cours de sa convalescence. Quand la santé du roi sera complètement rétablie, il pourra suivre une abstinence totale."

MONTREALAIS TUE

Le capitaine Whitehead a bel et bien tué à l'action.

Ottawa, 12. — Voici la liste des Montréalais blessés à la guerre:

TREIZIEME BATAILLON

Tués au feu, le 22 avril: Le capitaine Lionel Ward Whitehead, 99 Crescent, Montréal (déjà rapporté comme blessé, disparu).

QUATORZIEME BATAILLON

Blessé: Wm. H. Moffat, 2311 Ontario Est, Montréal.

QUINZIEME BATAILLON

Blessé: Eugène Bélanger (autrefois du 37e), 1699 St-Hubert, Montréal.

LES ALLEMANDS EN DEROUET

Ne pouvant tenir contre les troupes russes, les Teutons retraits sur la Bug. — On croit que Salonique sera puissamment fortifiée par les Alliés.

Londres, 12. — Les troupes anglo-françaises, qui commencent la semaine dernière, à se retirer de leurs positions avancées, dans la Serbie méridionale, approchent maintenant de la frontière grecque; si elles ne l'ont pas déjà franchie; et l'attitude de la Grèce va adopter, depuis de plus en plus importante.

Des dépêches d'Athènes, indiquent que l'affaire, qui fut laissée entre les mains des autorités militaires grecques et alliées, à Salonique, doit s'arranger à l'amiable, et que les Alliés auront la permission de se retirer en cette ville, sans molestation de la part de la Grèce, et qu'ils seront autorisés à y rester.

Les questions, qui préoccupent sérieusement le gouvernement grec, touchent à l'usage des chemins de fer helléniques, dont on a besoin pour le transport des troupes grecques et les débris qu'ils pourraient subir au cas où le gouvernement de Sofia déciderait de poursuivre les Alliés sur le territoire grec.

Les Anglais, qui s'étaient avancés plus loin au nord-est du lac Doiran, avaient une tâche beaucoup plus rude à accomplir, dès que la retraite fut décidée, et ils ont subi de lourdes pertes. Ils avaient à faire face à des troupes, fort supérieures et, d'après un rapport officiel, publié ce soir, leur retraite réussie sur une position qui s'étend du lac Doiran à la vallée de Vardar, a été en grande partie due à la galanterie des Connaught Rangers, des fusiliers de Munster et de ceux de Dublin.

On estime que les Anglais ont perdu 1,500 hommes, alors qu'ils furent laissés derrière eux huit pièces de campagne, qui avaient été placées en position pour protéger la retraite et qui n'ont pu être enlevées.

Seuls, les états-majors des Alliés savent ce que sera le prochain mouvement; mais, on croit généralement que les troupes anglo-françaises traiteront sur Salonique, où arrivent des renforts et qui sera fortifié. On rapporte également que les Alliés ont débarqué une division à Koval, située à 90 miles du long de la côte de Salonique, et près de la frontière des Bulgares. Ces dépêches n'ont pas été confirmées. Si elles sont véridiques, l'objectif consiste, sans doute, à s'emparer du chemin de fer et à empêcher les Bulgares d'envoyer des troupes en Grèce, par la côte ouest.

Les Austro-Hongrois continuent leur attaque contre les Serbes dans les montagnes de l'Albanie et contre les Monténégins, sur leurs collines. Mais, apparemment, leur avance est beaucoup plus lente qu'elle l'était; en Serbie, les positions étant plus faciles à défendre.

Des dépêches de Pétersbourg indiquent que les Allemands retirent leur centre sur ce qu'on appelle la ligne de la rivière Bug. Toutefois, en bien des endroits, on considère le lieu du recul comme bien au nord-est de cette ville. Cette retraite est due à leur inhabileté de s'assurer le contrôle adéquat du chemin de fer Lido-Berlin-Rostov, qui était nécessaire pour le maintien des positions avancées, qu'ils avaient atteintes après leur grande avance de l'été dernier.

Ils ont évacué Slonim, situé à l'ouest de Baranovitch et de Kobrin, juste à l'est de Brest-Litovsk, dont ils font le centre de leurs nouvelles lignes. Ces lignes doivent être très puissamment fortifiées.

Il y a une recrudescence d'activité sur le front occidental et l'arrivée du temps froid pourrait bien précéder des attaques de part ou d'autre. On croit généralement que les Allemands prendront l'offensive, cette fois, parce qu'ils ont apporté un grand matériel d'artillerie.

Il n'y a pas d'autres nouvelles de la Mésopotamie, tandis que les dépêches de Gallipoli ne font que réitérer l'histoire d'engagements d'artillerie.

UNE RETRAITE MERVEILLEUSE

C'est ce que dit un Canadien arrivé d'outremer, en parlant de l'armée serbe, dénuée de tout.

New-York, 12. — Le Dr Wm. D. Sharpe, de Brampton, Ont., qui avait la direction de l'hôpital militaire anglais à Belgrade, trois mois avant l'occupation de la capitale serbe par les Austro-Allemands, est arrivé ici, aujourd'hui, à bord du "Gymrie", venant de Liverpool.

Le Dr Sharpe a dit que, pendant trois jours avant son évacuation par les Serbes, la ville avait été soumise à un bombardement rigoureux, qui causa beaucoup de pertes à la population civile. Il quitta Belgrade pour Salonique, le 7 octobre.

"L'armée serbe était handicapée sérieusement par le manque de munitions et l'insuffisance des vivres," a dit le Dr Sharpe. "Sa retraite a été une merveille d'habileté militaire."

DEUX DES NOTRES ONT ETE BLESSES

Les soldats Potvin et Barbeau sur la liste des pertes.

Ottawa, 10. — Voici les noms des Canadiens-français et des Montréalais contenus sur la liste publiée ce soir ici par le ministère de la Milice:

TREIZIEME BATAILLON

Blessé: W. Moll, 2590 Duroit, Montréal.

VINGT-DEUXIEME BATAILLON

Blessé: Rodolphe Potvin, 237 de Bellechasse, Montréal.

Blessé: Jean Barbeau, 1230 St-Christophe, Montréal.

VINGT-QUATRIEME BATAILLON

Blessé: Douglas Drow, 497 Dorchester, Montréal.

DEVRAIT-ON ABANDONNER?

Les opinions se divisent sur l'opportunité d'abandonner la campagne dans les Balkans. — On prévoit des difficultés avec la Grèce.

Londres, 9. — Le discours, au Reichstag du chancelier impérial, le Dr Von Bethmann-Hollweg, qui a fait la revue du progrès militaire, politique et économique des événements et sa réponse à une interpellation socialiste, refusant d'entamer des négociations pacifiques, ont été les caractéristiques des nouvelles de la journée par toute l'Europe.

Suivant de près la réponse quelque peu semblable du premier-ministre Asquith, à une question posée à la Chambre des Communes par Philippe Snowden, socialiste, le discours du chancelier a complètement mis fin aux espérances que pouvaient nourrir les avocats de la paix de voir la guerre se terminer rapidement.

N'a pas, cependant, causé de surprise, à la grande masse du peuple, ici, qui, comme le gouvernement, croit en la victoire finale des Alliés de l'Entente, et exprime la détermination de continuer à se battre jusqu'à l'avènement de la victoire.

En tant que les pays alliés de l'Entente sont concernés, le seul changement qui semble être désiré, c'est celui qui assurerait une poursuite plus vigoureuse des hostilités; mais, comme pour la paix, ce changement devra attendre les événements, parce que toute la campagne entre dans une phase nouvelle.

Etant arrivées trop tard pour empêcher l'invasion de la Serbie, les troupes françaises et anglaises, dans la partie sud-orientale de la Serbie, se retirent maintenant devant les attaques des Bulgares, qui, soutenus par l'artillerie et l'infanterie des Allemands, ont assailli les Anglais et les Français et les ont forcés à abandonner leurs positions avancées.

D'après des dépêches de Salonique, la retraite s'opère en bon ordre; mais, on se perd en conjectures sur la durée de cette retraite. L'opinion se divise sur l'opportunité d'abandonner toute l'expédition ou de retenir Salonique comme base. La dernière alternative mettrait davantage en péril les relations des Alliés de l'Entente avec la Grèce qui, même, à l'heure présente, sont loin d'être satisfaisantes, et pourrait induire les puissances du centre à suivre les forces de l'Entente de l'autre côté des frontières grecques.

Outre les batailles dans les Balkans, les Anglais surveillent avec un vif intérêt les opérations en Mésopotamie.

Il y a également une activité considérable sur la péninsule de Gallipoli; mais, il n'y a pas eu de changements importants dans la situation des troupes. Cette association s'applique aussi au front occidental, où les Français sont fort occupés à tenter de reconquérir une tranchée dans la région de la Champagne que les Allemands ont capturée il y a quelques jours.

Malgré le mauvais temps, les Italiens réclament quelques égers succès, le long du front de l'Isonzo.

"UNE ARMÉE DE BABEL"

Paris, 13. — Nous trouvons, dans la revue munichoise, "Jugend", cette anecdote qui illustre de façon saisissante les difficultés que les troupes austro-hongroises, composées d'Allemands, de Hongrois, d'Italiens, de Roumains, de Serbes, de Tchèques, de Croates, de Slovaques et d'un tas d'autres éléments encore, éprouvent à s'entendre entre elles.

Des prisonniers russes escortés par des troupes autrichiennes de race roumaine, arrivent dans une station dont le commandant ne parle que l'allemand.

Le chef de l'escorte, qui, de même que ses hommes, ignore tout de la langue boche, fait appeler un prisonnier russe ayant quelques notions de l'allemand, et tous deux se rendent dans le bureau du commandant de la station. Le chef de l'escorte fait le salut militaire et, resté bouche bée, à son tour, le prisonnier russe salue, annonce l'arrivée du transport et demande des ordres supplémentaires.

— Ah ça! hurle le commandant de la station, vous vous moquez de moi! Lequel de vous deux commande l'escorte?

— Excusez, mon commandant, fait le soldat russe, le chef est Autrichien et comme il ne comprend pas un mot d'allemand, je lui ai servi d'interprète.

L'ARCHE DE LA PAIX SUBIT DU RETARD

La tempête assaille Ford et ses partisans.

Londres, 14. — Le correspondant du "Morning Post" à Budapest, qui était de partir pour New-York, le 21 décembre, a quitté la capitale hier soir pour Hot Springs, Virginia. Le premier ministre se reposera à cette place d'eau pendant une semaine et il se rendra ensuite à New-York, où il doit prononcer des discours les 22 et 23 décembre.

FLOT INCESSANT DE RECRUES

À l'avant-dernier jour avant l'expiration du temps accordé au système volontaire de Lord Derby, les Londoniens assiègent les bureaux de recrutement.

Londres, 10. — L'élan des "gens de la dernière minute" qui désirent éviter la honte d'être forcés à s'enrôler, et la conscription est adoptée, s'est maintenu aujourd'hui, qui est l'avant-dernier jour de la période d'essai accordée au plan de recrutement de Lord Derby. Dès cinq heures, ce matin, des lignes se sont formées devant les postes de recrutement et les gens ont attendu toute la journée.

La déclaration qu'il n'y aurait pas d'extension de temps à la limite accordée à l'essai du système volontaire a apparemment convaincu beaucoup d'hommes aptes au service militaire que le comte Derby était tout à fait sérieux et les a fait accourir en foule aux postes d'enregistrement. Les scènes qui se passent aux bureaux de recrutement dénotent totalement de celles du début de la guerre. Le régime du secrétaire Kitchener, il ne s'agit plus d'induire les hommes à s'enrôler à la suite d'appels faits par des sergents recruteurs, mais bien de répondre à ceux qui se présentent et qui attendent patiemment sur de longues files, trois ou quatre de front, par une froide température.

Au Square Trafalgar, une petite troupe d'oiseaux seulement se tenait près du monument pour entendre les chaleureux appels faits au nom du roi et de l'Empire par des orateurs.

Un certain nombre d'hommes âgés, de garçons, de soldats et d'étrangers prêtent leur attention aux accents d'une fanfare, qui prit part à la parade des "Home Guards". Whitehall, et dont l'arche avait pour but de réveiller l'enthousiasme patriotique. Mais, au bureau central de recrutement du Ministère de la Guerre, des centaines de postulants attendaient leur tour de faire face aux examinateurs.

Un pareil alignement se forma devant chaque bureau de recrutement et les candidats à l'enrôlement se tenaient jusque sur la chaussée. La seule différence qu'on ait remarquée, est celle constatée dans le caractère des foules, qui se sont présentées aux diverses stations. Dans la partie Est, les postulants étaient pratiquement tous des ouvriers, portant des calottes et des cols d'habit relâchés. Tous se tenaient côte à côte, chacun paraissant indifférent à son voisin; mais, néanmoins, ils avaient bonne mine. Ils ne conversaient pas; mais ils faisaient beaucoup. De l'autre côté de la rue, il y avait un groupe de non-éligibles, ou d'hommes, ayant déjà été acceptés, qui surveillaient les autres avec un égal silence.

À la station des cours du régiment écossais, les officiers furent surpris de l'arrivée de 200 employés du service civil.

Les médecins-examineurs ont eu du surcroît d'ouvrage et on s'est plaint de la lenteur des commis dans les bureaux de recrutement. Tout de même, on croit que tous les postulants à Londres pourront être enrôlés avant que la limite de temps, fixée pour le système de Lord Derby, expire.

LA GRÈCE CEDE

Ses troupes abandonneront Salonique.

Paris, 12. — D'après les informations reçues ici d'Athènes, aujourd'hui, le gouvernement grec a consenti à retirer ses troupes de Salonique.

LE PEUPLE HONGROIS SE REVOLTE

On croit que les Hongrois vont secouer le joug de fer de Tisza.

Londres, 14. — D'après le correspondant du "Morning Post" à Budapest, le premier ministre de la Hongrie a durement réprimé le désir du peuple hongrois, particulièrement du parti de l'Opposition, de discuter la paix. Le comte Tisza a également banni toutes les discussions sur la situation économique, bien qu'il ait appris que les prix sont plus bas en Allemagne qu'en Hongrie et que divers erreurs ont été commises dans la conduite économique du pays; mais il a déclaré que ces questions ne seront point améliorées par le débat.

Le comte Tisza, continue le correspondant, a reçu nombre de protestations de travailleurs employés dans les usines de munitions et d'armes contre le refus de les laisser voter. On croit à Budapest que, si le premier ministre persiste dans son attitude, les ouvriers qui ne sont pas plus que les autres sous la loi militaire feront une lutte sérieuse pour les droits de leurs camarades ostracisés.

Sir R. L. Borden a quitté Ottawa

Ottawa, 13. — Sir Robert Borden, contrairement à sa première intention, qui était de partir pour New-York, le 21 décembre, a quitté la capitale hier soir pour Hot Springs, Virginia. Le premier ministre se reposera à cette place d'eau pendant une semaine et il se rendra ensuite à New-York, où il doit prononcer des discours les 22 et 23 décembre.

LES MENEES ALLEMANDES AUX E. U.

Le correspondant américain d'un journal de Paris lui communique l'intéressant article qui suit sur la situation américaine:

Quand, au début de la guerre, les Américains parlaient de l'Allemagne sans pouvoir supposer qu'elle serait capable de tant de cruautés, ils se complaisaient encore à louer en elle l'efficacité presque "efficiency". C'est-à-dire sa puissance de rendement, sa force d'organisation, sa manière, trop minutieuse peut-être, trop lourde aussi, mais toujours opiniâtre, de tout préparer en vue du but poursuivi. A présent, ils comprennent le danger de ce coefficient de patience et de force au service du plus fanatique égoïsme d'Etat que le monde ait jamais connu. Ils ne parlent plus de la "German efficiency". Ils comprennent de plus en plus qu'entre l'Allemagne et les Etats-Unis il n'y a pas seulement la différence de la barbarie à la civilisation, du mépris du droit à son culte, du dédain de l'humanité à son respect, mais une opposition plus directe, une attaque, non pas seulement de l'idée politique allemande contre l'idéal américain, mais de la souveraineté américaine contre la souveraineté allemande; une attaque simultanément par les Allemands non naturalisés d'Amérique et les Américains d'origine allemande, avec une violence, une inconscience qui dépassent toutes les bornes.

William J. Flynn, chef du service secret des Etats-Unis, vient de déposer hier, sous la foi du serment, qu'il sait que, depuis le 1er août 1915, Robert Fay, Walter Scholz, Paul Dache, Max Bretling, Herbert Kienzie, ont illégalement et traîtreusement conspiré et complotté de commettre un délit contre les Etats-Unis en projetant, dans la juridiction maritime des Etats-Unis, d'attaquer malicieusement, par fraude, corruption, surprise et de force, un navire appartenant à l'Allemagne, et de troubler ainsi la paix des Etats-Unis et leur dignité.

Après avoir tenté d'arrêter l'envoi des munitions à l'Europe par la persuasion diplomatique, l'Allemagne, impuissante à critiquer, à cet égard, une attitude rigoureusement conforme, non seulement à droit, mais à son propre exemple dans les guerres antérieures, a, depuis le mois de juin, recours à la violence: l'attentat dirigé par Holt contre le paquebot J. P. Morgan, intentant à l'égard des fournitures aux Alliés, pouvait sembler le crime d'un isolé.

La prise du lieutenant Fay et de ses complices, les avertissements obtenus de l'auteur principal ne laissent plus de doute à l'opinion américaine qu'il s'agit ici d'un plan concerté. Fay le déclare lui-même: il appartient comme lieutenant à un régiment d'infanterie prussienne, il a combattu dans la guerre des tranchées en France, a demandé à son colonel la permission de venir en Amérique, convaincu, précisait-il, de l'impossibilité pour l'Allemagne de vaincre, si elle n'arrivait pas à couper l'approvisionnement américain des Alliés en munitions de guerre, et fut, avec le consentement de ses supérieurs, mis en rapport avec le service secret allemand; enfin, quelque soin qu'il ait apporté à laisser en dehors de son activité l'attaché militaire et l'attaché naval allemands, il n'a cependant pu dissimuler que ses instructions lui prescrivaient de se mettre en rapport avec eux.

C'est dans ces conditions qu'il s'est mis à l'œuvre pour faire sauter, à l'aide de bombes explosives, dont il fit l'expérience dans l'Hudson, les navires chargés de munitions à destination des Alliés. Si le crime est tenu pour de droit commun, il sera, par application des chapitres 37 et 296 du code des Etats-Unis, frappé d'une peine de dix ans de prison et de 5,000 dollars d'amende. Mais sans doute ne se contentera-t-on pas de traiter comme un crime de droit commun cet acte qui met en péril, dans un but politique, la sécurité des ports américains. Peut-être se demandera-t-on même si l'activité des agents de l'ennemi sur le sol américain n'est pas dès maintenant contraire au respect de la neutralité américaine. Dans un article indigné sur "Les Allemands qui fabriquent des bombes", le "New York Times" écrit: "Il est nécessaire que de tels complots cessent. Ils font du territoire des Etats-Unis la base d'opérations hostiles contre les ennemis de l'Allemagne, d'une manière qui, sérieusement, compromet notre neutralité. Si nous manquons de dignité à l'étranger, il est à craindre que nous aurons des indemnités à payer. De plus, l'affront à la nation et à son peuple est de ceux qu'on ne peut laisser passer sans les relever."

Mais, si grave que soit cette offense allemande à la souveraineté américaine, il en est une autre qui, moins violente, paraît, aux Américains, plus dangereuse: celle des Allemands-Américains, qui s'organisent pour faire peser la volonté allemande, à laquelle ils restent étroitement soumis, sur l'orientation, non pas seulement de la politique intérieure, mais de la politique extérieure des Etats-Unis. Rien de plus significatif à cet égard que le vote, à Worcester, le 22 octobre, par 46 organisations "allemandes-américaines", d'une résolution dans laquelle ils déclarent s'opposer à la réélection du président Wilson, en fils d'Arminius plus loyal à l'Allemagne qu'aux Etats-Unis.

Comme les Allemands d'Amérique, qui demandent à la dynastie d'arrêter les envois de munitions de l'Allemagne à l'Europe, ils ont opposés à la politique extérieure, cependant si prudente et modérée, du président Wilson, auquel ils reprochent de respecter avec trop de fidélité ces "règles actuelles du droit international", dans lesquelles, le 11 octobre, dans un discours, désormais fameux, aux Filles de la Révolution Américaine, il déclarait expressément que l'Amérique devait placer son espoir, non dans le droit, mais dans la force. Ils n'ont pas, en se faisant naturaliser Américains, prêté serment de répudier l'allégeance à l'Allemagne. Quand ils essayent par la force d'arrêter le chargement des munitions, ils sont agités par le patriotisme, par leur attachement à l'Etat dont ils ont la nationalité; les Allemands de Massachusetts sont coupables au contraire d'une trahison à l'Amérique, quand ils menacent la vie politique d'un président parce qu'il refuse d'épouser la cause de l'Allemagne bellégerante. Ils montrent ainsi que l'Amérique n'a pas seulement à faire face à des complots qui menacent la sécurité de ses ports, mais à d'au

tres, plus dangereux, qui menacent son indépendance, au péril de l'hyphenisme des Allemands-Américains au péril d'un trait d'union qui déshonore au lieu d'unir.

Vainement, le professeur allemand Hugo Munsterberg tentait-il récemment, dans le supplément hebdomadaire du "New-York Times", de réhabiliter les Allemands-Américains. En un long plaidoyer sous ce titre significatif: "La mise en accusation des Allemands-Américains", il s'efforce de les défendre. Professeur de psychologie à Harvard, M. Munsterberg n'est pas, au point de vue politique, un avocat très adroit; mais ce qu'il a de remarquable, c'est d'être hybride et d'être hybride, c'est un guide très sûr. Il n'hésite pas à mettre en opposition "les deux grandes religions, les deux groupes d'idéal" qui séparent la conception allemande de l'Etat supérieur à l'individu et la conception anglo-saxonne, qui ne voit dans l'Etat que l'instrument de la perfection de l'individu, dont il doit assurer, d'après la conception anglaise

Le Canada

Montréal, jeudi 16 décembre 1915.

La parole de Sir Wilfrid Laurier

ELLE SERA ECOUTÉE PAR LA JEUNESSE LIBÉRALE

Sir Wilfrid Laurier a parlé jeudi, cœur à cœur, à la jeunesse libérale, réunie en foule pour l'entendre au Monument National.

Du haut de sa longue expérience de la vie, du fond de son cœur toujours si exclusivement rempli de l'amour de son pays et de ses compatriotes, notre vénéré chef nous a donné de hauts, de sages, de patriotiques conseils que tous nous nous efforçons de suivre.

Personne parmi nous ne peut prétendre mieux concevoir que lui les devoirs que nous impose la grave situation où se trouve notre pays. Personne parmi nous ne peut prétendre à plus de clairvoyance, à plus de patriotisme, à plus de désintéressement personnel dans les événements qui se poursuivent ou dans ceux qui se préparent dans notre pays; ni plus de dévouement éclairé à la cause de la démocratie canadienne à laquelle il a consacré sa vie.

Sir Wilfrid Laurier a lumineusement expliqué pourquoi le Canada devait prendre part à la guerre et les applaudissements unanimes de son auditoire ont prouvé qu'il avait gagné cette cause. Dès lors, la trêve s'imposait.

L'heure n'est plus aux divergences d'opinion sur le mérite de tel ou tel programme politique. Ce n'est pas lorsque la maison du père de famille est en feu que ses enfants songent à lui marchander l'aide dont il a besoin. Les questions d'intérêt, même les plus graves, disparaissent devant la menace de l'ennemi commun, seul le cœur parle et dicte tous les actes.

En France, les partis sont séparés par bien d'autres divergences que les nôtres; et pourtant on y a, du premier jour, consenti la trêve la plus absolue; on y a proclamé l'UNION SACRÉE pour la patrie. Clericaux et socialistes, radicaux et modérés, monarchistes et républicains y marchent la main dans la main, ayant oublié toutes les discordes et ne connaissant plus, en ceux qui étaient leurs adversaires les plus violents, que des compatriotes animés du même dévouement pour la patrie.

Faisons de même. La force de résistance des empires du centre est terriblement puissante; leur ambition de dominer le monde et de tout y soumettre à leur hégémonie, ne recule devant aucune horreur pour subjuguer par la terreur ceux qu'ils ne peuvent réduire par la force militaire.

Mais le droit et la justice valent, le droit à la vie des petits peuples sera reconnu, affirmé et assuré, pourvu que tout le monde fasse son devoir; soit en payant de sa personne, soit en payant de ses biens.

La tâche est lourde et demande tout ce que nous pouvons avoir de dévouement, de courage, de résolution, d'esprit de sacrifice, de telle sorte qu'il ne doit plus rester chez nous, jusqu'à ce que cette tâche soit terminée, qu'une seule préoccupation, celle de vaincre les barbares.

Après la victoire, s'il y a des comptes à régler, on les règlera.

La taxe sur les profits de la guerre

CE QUI SE FAIT DANS LES PAYS BELLIGÉRANTS

Nous avons cité l'autre jour l'opinion d'un journal français sur la justice d'une taxe sur les bénéfices extraordinaires de la guerre. Voici maintenant une opinion italienne; celle du "Giornale d'Italia":

"Nous demandons une taxe sur les bénéfices excessifs. Les industriels sont dans une situation privilégiée: ils ne vont pas à la guerre et, comme fournisseurs, ils sont exonérés de service; de plus, avec la guerre, ils réalisent des bénéfices au point que, entre les citoyens d'une même nation, il s'est créé un privilège criant au profit d'une seule classe de personnes et la conscience publique veut que ce privilège soit au plus vite éliminé."

En Allemagne, les bénéfices des usines Krupp, pendant la première année de la guerre, ont été, dit-on, de \$60,000,000 et la famille Krupp en a employé \$20,000,000 en souscriptions aux emprunts de guerre; mais cela n'empêchera pas le gouvernement allemand de taxer lourdement ces bénéfices.

En Angleterre, on sait que le gouvernement impérial a imposé une taxe de 50 pour cent sur les profits nets des usines employées à l'exécution de commandes de guerre. Cépissant la moyenne des trois dernières années, plus 15 pour cent.

Le ministre des Finances, M. McKenna, va plus loin encore. Il a déclaré qu'il demandait aux ouvriers eux-mêmes, qui ont bénéficié d'une forte augmentation de salaire dans les fabriques de munitions, de contribuer aux finances de la guerre dans la proportion de 50 p.c. de cette augmentation. Il en prendra 25 p.c., sous forme de taxe et il demande que les autres 25 p.c., soient employés en souscriptions à l'emprunt national.

Ainsi partout, chez les Alliés comme chez les ennemis, on s'accorde à reconnaître qu'il ne peut être permis à des particuliers de s'enrichir par la guerre, lorsque tout le reste de la nation s'impose des sacrifices et des privations pour aider au triomphe du pays.

En Australie, où le patriotisme et nos frères coloniaux s'est déjà si magnifiquement révélé par les exploits de la marine australienne et par les importants effectifs qu'ils ont envoyés en Egypte et à Gallipoli, l'un des gouvernements d'Etat est à organiser des fabriques de munitions, sous son contrôle direct, éliminant ainsi les bénéfices excessifs que pourraient réaliser les particuliers.

Il n'y a plus que le Canada qui n'ait encore rien fait dans cette direction.

Nous espérons que le gouvernement Borden ne persistera pas dans la politique énoncée par un de ses membres, au début de la guerre, qui consiste à protéger les intérêts de l'industrie privée aux dépens des intérêts de la Grande-Bretagne et de l'empire; et qu'il se décidera, lui aussi, à taxer les bénéfices exorbitants des commandes de guerre.

L'appel de Sir Wilfrid Laurier

IL S'ADRESSE DIRECTEMENT AUX CANADIENS-FRANÇAIS

Durant toute sa longue et brillante carrière politique, Sir Wilfrid Laurier a toujours considéré le Canada comme un tout indivisible et homogène, et a toujours parlé, dans ses discours, aux Canadiens de toutes les parties du pays.

Mais l'autre jour, au Monument National, il a dû s'adresser plus particulièrement à ceux de sa race et de sa langue.

Il avait à faire appel à ses compatriotes à travers deux obstacles: les adversaires ont dressés devant lui, et son appel est parvenu à

ceux qu'il devait toucher.

D'une part, il avait à répondre aux Anglo-Ontariens, qui, par leurs sarcasmes et leurs reproches continus s'acharnaient à exciter les Canadiens-français en les calomniant.

D'autre part, il avait à faire face à un petit groupe de Canadiens-français qui s'obstinent à prétendre qu'il n'est pas du devoir des Canadiens-français de défendre la cause de la Grande-Bretagne, qui-pourrait être celle de la liberté, du droit et de la justice.

Entre ces deux cris discordants Sir Wilfrid Laurier a fait entendre un vibrant appel, adressé directement et particulièrement aux Canadiens-français, à ses compatriotes, à ceux de sa race.

Il les a conjurés de ne prêter l'oreille ni aux injures ni aux insinuations; de continuer les traditions d'un passé de vaillance et de gloire, et de s'enrôler en grand nombre parmi les volontaires du Canada.

La France et l'Angleterre, leurs deux mères-patries, sont aujourd'hui unies et alliées; elles combattent pour la plus noble cause qui ait jamais été défendue. Elles n'ont jamais écrit de plus belle page que celle qu'elles écrivent aujourd'hui dans l'histoire et ce doit être le devoir et l'honneur de tout Canadien-français, qui peut le faire, d'imiter leur sacrifice et de partager leur gloire.

Déjà la liste de nos héros dans cette nouvelle épopée s'allonge, dit Sir Wilfrid, en nommant quelques-uns de nos glorieux morts et de nos héroïques blessés; il rappelle ceux qui reviennent des champs de bataille pour organiser de nouveaux régiments.

C'est ceux-là qu'il faut suivre sur le chemin de l'honneur; avec eux, combattant côte à côte et mêlant leur sang dans les tranchées avec nos concitoyens d'une autre race et d'une autre langue, ils créeront ainsi, dans le pays, cette union, cette solidarité, cette fraternité qui s'établit si profondément entre compagnons d'armes.

Voilà la vraie solution du problème de l'union de tous les Canadiens, de toutes les races, dans une commune sympathie, dans une cordialité sincère et de l'éradication de tous les préjugés que des politiciens sans cœur et de faux patriotes se font un plaisir d'entretenir pour les exploiter à leur profit.

La part de l'Angleterre

SIR WILFRID LAURIER RAPPELE CE QUE LLE A FAIT DANS LA GUERRE ACTUELLE

Dans son magnifique discours à la jeunesse libérale, Sir Wilfrid Laurier a exprimé sa profonde admiration de l'élan avec lequel l'Angleterre, sous le gouvernement libéral de M. Asquith, s'est jetée toute entière dans la lutte mondiale actuelle du côté de la justice et du droit.

Son intervention n'avait pas été prévue dans les calculs de l'Allemagne; c'est ce qui explique l'explosion de haine chez les Allemands qui a suivi sa fière déclaration de guerre pour venger la neutralité de la Belgique envahie, pour assurer le triomphe de la justice et du droit sur la force matérielle et brutale.

On pouvait peut-être, au début, se figurer que l'Angleterre, n'étant pas une nation militaire, se contenterait de mettre à la disposition des Alliés la flotte incomparable qui lui assure l'empire des mers. Mais combien on s'est trompé et quel magnifique spectacle donne au monde cette nation anglaise qui, sans avoir recours à la conscription, a levé une armée volontaire de trois millions d'hommes à laquelle elle veut ajouter un quatrième million!

Des esprits étroits se plaisent à rappeler que l'Angleterre n'a pas toujours été inspirée par les mêmes sentiments.

Il est vrai, a dit Sir Wilfrid Laurier, que l'Angleterre et la France ont eu tort de laisser impunément l'Allemagne et l'Autriche écraser la petite nation danoise en 1864; que, en 1870, l'Angleterre n'aurait pas dû, sans protester, laisser mutiler la France.

Mais ce sont des fautes passées, dont l'un et l'autre pays paient aujourd'hui le prix.

Et, parce que l'Angleterre a commis cette faute en 1864 et en 1870, est-ce une raison pour refuser de l'aider, aujourd'hui qu'elle la rachète si magnifiquement et qu'elle a déjà versé le sang de plus d'un demi-million de ses enfants pour la cause de la liberté, de la civilisation et de l'humanité?

Quel singulier raisonnement que celui de ceux qui disent: L'Angleterre n'a point aidé la France en 1870, et c'est pour cela que nous ne voulons pas, nous Canadiens-français, l'aider en 1915, lorsqu'elle combat avec et pour la liberté de la France!

Avec une vibrante éloquence, Sir Wilfrid Laurier a fait ressortir la grandeur dont s'entoure en ce moment la nation britannique, abandonnant ses anciennes traditions d'égoïsme et de mercantilisme, pour jeter dans l'épouvantable fournaise de la guerre actuelle, toutes ses ressources en hommes, en matériel et en argent.

De même, après Sir Wilfrid Laurier, l'honorable M. Lemieux a décrit rapidement mais clairement l'importance de l'aide que l'Angleterre, par sa marine, a apporté aux Alliés.

La maîtrise des mers qui force les empires du centre à ne compter que sur leurs propres ressources pour leur alimentation et leurs munitions, tandis que les Alliés ont à leur disposition les ressources du monde entier, est un des principaux éléments, sinon le principal, qui assurent aux Alliés la victoire finale.

Ainsi l'aide de la flotte anglaise, les Allemands, dont la marine était beaucoup plus forte que celle de la France, auraient, peut-être, probablement même, réussi à établir un blocus des côtes de la France et à l'isoler, la privant ainsi de la faculté de se ravitailler à l'étranger, pendant que ses départements industriels, occupés par les armées allemandes, n'auraient pu continuer à lui fournir les moyens de continuer la lutte.

Tandis que, maintenant, c'est l'Allemagne qui est bloquée et enfermée dans un cercle dont le resserrement, lent peut-être, mais sûr et implacable déterminera la victoire finale.

Sir Lomer Gouin au Monument National

SON APPEL AU PATRIOTISME

A côté de Sir Wilfrid Laurier et du brillant état-major d'hommes politiques distingués qui l'entourait, au Monument National, la présence de Sir Lomer Gouin, le premier ministre de la province de Québec, ajoutait l'éclat d'un autre prestige, plus exclusivement canadien-français, plus national, plus intime.

Certes, Sir Lomer Gouin ne le cède à aucun de ceux qui entourent notre vénéré chef, au point de vue de ces hautes qualités qui font l'homme d'Etat de grande envergure; et la façon dont il a disposé en une courte phrase des critiques de l'opposition conservatrice à la législature, l'a placé immédiatement au niveau qui lui appartient.

P'un geste de légitime mépris, il a écarté de son chemin ces politiciens qui, pendant que tout le Canada s'occupe de questions de vie ou de mort, s'en vont parcourant la province et y débitant toutes sortes de calomnies contre le gouvernement dont il est le chef, niant l'évidence de ses efforts, traînant dans la boue la réputation de la province, égarant sur les cailloux des bonnes routes etc.

Conscient de son œuvre, Sir Lomer Gouin est venu faire appel, lui aussi, à la vaillance et au patriotisme des Canadiens-français dans la place, et il dit, et dans les rangs des armées alliées.

Nous sommes, a-t-il dit, responsables, de l'honneur de notre nationalité.

vis-à-vis les générations futures. Nous nous montrerons dignes de nos grands ancêtres; de ceux qui luttèrent en 1813 pour conserver le Canada à l'Angleterre, comme de ceux qui, avant 1763, combattaient pour conserver le Canada à la France.

"La victoire est certaine; nous la devons à la Russie, à l'Italie, aux Belges et aux Serbes héroïques, aux solides soldats anglais, à la fougue, l'élan, l'enthousiasme, l'héroïsme du "poilu" français. Nous la devons aussi aux nôtres; à vous, les jeunes, qui êtes l'avenir et qui serez le salut!"

Le langage de l'heure

L'assemblée du Monument National aura dans tous les cœurs et dans tous les esprits, non seulement des libéraux, mais encore de tous les nôtres, le plus heureux retentissement.

On y a parlé un fier et héroïque langage, celui qui convient à l'heure présente: patriotisme, devoirs de la guerre, sacrifices des intérêts privés à la grande victoire.

Les libéraux et la guerre

Que les libéraux ne recherchent jamais une victoire politique par les fausses représentations et les appels aux préjugés qui ont fait triompher Sir Robert Borden en 1911; et que les libéraux ne recherchent pas non plus une victoire politique dans une élection qui serait de nature à atténuer notre coopération à la guerre; Voilà deux des fières déclarations de Sir Wilfrid Laurier, jeudi soir.

Une réponse et un appel

Répondant aux fanatiques d'Ontario qui calomnient les nôtres et aux imprévoyants qui veulent déconcerter chez nous le recrutement, la parole de Sir Wilfrid Laurier a retenti à l'égard de ceux de nos compatriotes qui, déjà nombreux, ont répondu à l'appel; et elle a stimulé l'ardeur de tous ceux qui peuvent encore aller rejoindre, sur les champs de bataille d'Europe, le nom et la valeur des Canadiens.

Les deux chefs

La présence de Sir Lomer Gouin aux côtés du chef du parti libéral a rendu complète cette belle fête du libéralisme et du patriotisme.

Non seulement en maintenant la province dans un état de prospérité supérieure à toute autre, Sir Lomer Gouin a beaucoup fait pour faciliter notre coopération à la guerre, mais il y a apporté en plus la chaleur de sa parole et l'appui de son or.

Une voix d'Ontario

L'hon. M. Graham a été accueilli par l'auditoire de jeudi avec une chaleur particulière.

Chef des libéraux d'Ontario, M. Graham représente éminemment la partie saine et large de l'opinion d'Ontario, celle sur laquelle les calomnies des Anglo-Ontariens n'ont aucune prise, et qui est restée auprès d'eux notre meilleure défense.

A nos chefs

La jeunesse libérale a fait à nos chefs une magnifique ovation hier soir.

La réunion a conservé un caractère patriotique, et s'est inspirée des sentiments et des devoirs de l'heure grave que nous traversons.

La question électorale

La session fédérale s'ouvrira le 12 janvier. Après des mois de silence sur ses intentions électorales, Sir Robert Borden daigne enfin annoncer une autre session.

Nous comptons que cette fois on tiendra définitivement au clair la question d'élections; l'incertitude où nous a jusqu'ici maintenus le gouvernement est la cause première de toute l'agitation politique qui s'est manifestée de fois à autre.

Ces quinze millions

Encore une fois, il ne suffit pas d'avoir nommé une nouvelle commission des obus.

Il faut aussi mettre à nu les opérations de l'ancienne, et notamment retracer ce qu'on a fait des quinze millions d'excess constatés par l'agent du gouvernement britannique.

Pour le service volontaire

L'Angleterre entend recruter un nouveau million d'hommes qui portera à quatre millions le total de ses effectifs sur terre.

C'est un triomphe magnifique pour le service volontaire et le système de liberté, en opposition au système automatique imposé à l'Europe par l'Allemagne.

Ce qu'ils préconisaient

Si les libéraux cherchaient encore une rétribution pour les attaques que leur avait values la loi de la marine en 1910, on peut dire avec Sir Wilfrid Laurier que les événements actuels les ont bien vengés.

Jusqu'à politique n'a reçu une plus éclatante confirmation que celle que le chef libéral préconisait alors.

Qui s'impose...

La session fédérale s'ouvrira le 12 janvier; on y traitera surtout de la guerre.

Un des projets qui s'imposent, nous le réétons, c'est l'imposition d'une taxe spéciale sur les bénéfices réalisés par les contrats de guerre.

LE MOT DES PUISSANCES PROTECTRICES

Un nouvel article de M. Hanotaux.

La Grèce a changé de ministère, mais le ministère n'a pas changé de maximes. Le nouveau président du Conseil, M. Skouloudis, est, pour l'opinion européenne, une étoile de deuxième ordre; ce qui affirme le caractère de la combinaison, c'est le fait que M. Yannakakis est maintenant au ministère de la guerre. Tant que des influences de cette nature s'exerceront, les choses en Grèce resteront dans le "statu quo". Ce que l'on peut espérer de mieux, c'est la "neutralité bienveillante", c'est-à-dire, en somme, l'abstention inquiétante.

Il semble que M. Venizelos lui-même ait adhéré tacitement à la constitution du nouveau ministère. Avant tout, il préfère éviter la dissolution qui risquerait de lui enlever sa seule arme, la majorité parlementaire; par son récent discours il s'est affirmé sur une position dominante d'où il peut empêcher les fautes définitives et préparer les solutions inévitables. Chef de la majorité, il maintient son système extérieur, jusqu'à l'heure où les faits auront convaincu les plus rebelles ou dissipé les hostilités intérieures d'où qu'elles viennent. Se conformant au statut géographique, diplomatique et international de la Grèce, il se proclame le gardien de la fidélité aux traités, l'agent actif et efficace de l'union avec les puissances.

Encore faut-il que celles-ci ne lui manquent pas et ne se manquent pas à elles-mêmes. Car si la Grèce est tenue, les puissances le sont également. Puisque les puissances s'intitulent elles-mêmes protectrices, leur premier devoir est d'exercer leur protection.

Ce devoir reconnu, proclamé par les actes internationaux autorisés, les puissances à intervenir dans les affaires intérieures de la Grèce? Les faits de l'histoire ont d'avance répondu.

La Grèce est, en effet, une création iniquement diplomatique: elle est, à chaque étape de son évolution, l'œuvre d'une volonté précise des trois alliés qui l'ont fondée à Navarin.

Tous les actes qui la régissent sont des "protocoles" émanant de l'Entente Russie, France, Angleterre. Le protocole de Londres (22 mars 1830) trace les premières frontières du pays; le protocole du 3 février 1830 décide que la Grèce sera une monarchie indépendante; le premier roi, Othon de Bavière, est désigné par les trois puissances protectrices (17 mars 1832); l'Assemblée nationale à Nauplie, n'a qu'à reconnaître le roi qu'on lui a choisi. Les Grecs concurrent, à cette époque, par l'intervention des Bavirois, la lourdeur de la férule germanique; c'est en outre l'action des puissances qui les tira d'affaire et dicta à la Grèce une constitution libérale. Othon regagna sa Bavière, et le prince de Danemark est appelé au trône, toujours par le choix des puissances.

Polybe rappelait ici, il y a quelques jours, qu'elles se sont réservées, par l'article 8 du traité de Londres, d'envoyer des armées sur le territoire hellène, sauf, bien entendu, la nécessité d'un accord préalable entre elles. "Aucune troupe appartenant à l'une des trois puissances contractantes ne pourra entrer sur le territoire du nouvel Etat grec sans l'assentiment des deux autres co-signataires du traité."

Si c'était le lieu de préciser la nature des liens qui unissent la Grèce aux Etats protecteurs, on pourrait rappeler encore que les finances de la Grèce ont été alimentées, à toutes les périodes critiques, par la "garantie" des puissances, et qu'enfin, en 1897, ce sont les puissances protectrices qui ont arrêté l'invasion turque et qui ont arrangé, au mieux des intérêts de la Grèce, la difficile affaire crétoise.

Cette attention constante apportée par l'Entente au sort de l'hellénisme ne s'explique pas seulement par des sympathies intérieures; elle a ses causes dans des nécessités politiques supérieures. L'indépendance de la Grèce est pour les trois puissances un dogme intangible parce qu'elle est la condition de l'équilibre méditerranéen et européen. Elles le voudraient qu'elles ne pourraient pas s'en dispenser; les faits les prouvent à l'évidence.

L'hellénisme, exposé comme il l'est sur les rivages de la mer la plus déchaînée qu'il y ait au monde, entraînerait par sa perte, s'il s'exposait témérairement, une crise internationale telle que les Alliés seuls seraient en mesure d'y porter remède. Et si, par une série de circonstances plus extraordinaires encore, la Grèce devenait l'ennemi d'une domination conquérante dans la mer Méditerranée, elle devrait se jeter de tout son poids sur l'ennemi qui plongerait ce poignard au flanc du grand corps européen. Indépendance, frontière, constitution, dynastie, tout a été créé en Grèce par les puissances: pour garder la Grèce, elles refaillent la Grèce au besoin.

Ces nécessités, M. Venizelos les connaît mieux que personne, et c'est pourquoi, fidèle au passé, fidèle à l'esprit national hellénique, il attend son heure: connaissant son pays comme il le connaît, il pense que le dernier mot lui appartiendra si les puissances lui restent fidèles en change de sa propre fidélité, car le devoir est une obligation; si l'on veut que la Grèce nous aide, il faut qu'elle se sente aidée.

Pourquoi ne pas l'avouer, nos tergiversations de ces dernières semaines ont autorisé ses propres hésitations, amis à Athènes quand nous désapprouvions à Belgrade nos alliés eux-mêmes?

Le "Journal de Genève" emprunt au "Secolo" l'éloquent récit de M. L. Magrini exposant le mal que le retard des puissances alliées a fait au point de vue de la campagne balkanique: "Hélas!" me dit M. Jova novitch, quelque chose avait cessé de fonctionner depuis le début de la crise: c'est l'accord qui a manqué c'est "la vision claire de la situation qui a fait défaut à nos alliés. Quelles heures tragiques nous avons eues lorsque, après la mobilisation bulgare, nous avons senti le contact s'approcher de notre cou! L'Entente persévérante dans ses illusions. Nous aurions pu marcher sur la Bulgarie et empêcher la mobilisation. Nous aurions suppléé qu'on nous laissât faire... L'Entente nous répondait que la Bulgarie n'était pas encore perdue et que "peut-être elle mobiliserait pour marcher contre les Turcs!"

Qui sait si M. Venizelos ne recueille pas des déceptions semblables? Qui sait si, dans la dernière heure d'angoisse analogue, attendant de Paris, de Londres et de Petrograd l'ordre et le moyen d'agir? Pourvu que les fautes ne se renouvellent pas!

On dit que lord Kitchener part pour l'Orient. Peut-être, sur les lieux reconnaitra-t-il, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici en Angleterre, quels sont, même à l'égard de la Grèce, les engagements, les devoirs, les intérêts de l'Entente? S'il faut sauver la Grèce d'elle-même, à Berlin, car le dernier mot doit appartenir aux puissances protectrices. Et ce ne serait pas la première fois!

Gabriel HANOTAUX.

La famine menaçante

L'Allemagne a faim. Les émeutes se multiplient. Les magasins exaspérés pillent les magasins. Voilà qui est inquiétant pour les autorités gouvernementales, dit l'abbé Wetterlé dans le "Petit Parisien".

C'est pour parer à ce danger intérieur qu'a été entreprise la campagne aventureuse dans les Balkans. Les feuilles gouvernementales allemandes chantent déjà victoire. Elles annoncent que dans deux mois la Grèce sera conquise, et que par conséquent sera ouverte et que par conséquent sera bien gardée, toutes les richesses alimentaires de l'Orient seront dirigées sur les empires affamés du centre. Encore deux mois de patience et la période des dures privations sera terminée, clament en chœur les officiers.

Comme cette promesse alléchante ne suffit pas pour calmer les protestations des ventres, qui, comme on le sait, n'ont pas d'oreilles, voilà qu'avec l'approbation de la censure vient de paraître à Berlin un ouvrage sensationnel dont le titre seul doit réveiller les espérances et les convoitises de tous les familles. Le "Livre de l'année de guerre 1915", un nouveau et grand succès. Succès remporté sur les champs de bataille? Non! succès qu'un romancier fantaisiste remporte sur le papier, qui fut de tout temps complaisant.

"Hindenbrugs Einmarsch in Lindau". Tel est le titre de cette nouvelle production littéraire. Première édition tirée à 50,000 exemplaires. Prix fort 2 marks. Remise 40 p.c. si la commande a lieu dès l'apparition de l'ouvrage. La victoire définitive pour rien, quoi!

L'abbé Wetterlé donne la traduction du placard qui annonce cet événement sensationnel:

Dans cet ouvrage le poète montre combien durs seront les combats auxquels nous contraindra le dernier réquisitoire de compte avec l'Angleterre. Mais il nous dépeint également, en image d'un joyeux coloris, l'aboutissement précoce de ces combats, le bonheur de la paix mondiale. Voilà pourquoi ce livre est une lecture tout à fait appropriée pour les tranchées, parce qu'il montre à nos troupes incomparables quelle riche récompense est assurée à leur vaillance et à leur fidèle endurance.

Nous ne citerons ici que les titres des chapitres particulièrement attachants: "Avec l'armée de l'Est (la Russie est supposée complètement battue) vers Calais. — Le passage du canal. — Les combats dans le sud de l'Angleterre. — Les exploits d'aviateurs sur la Tamise. — La dernière bataille du siècle. — Devant les portes de Londres. — L'entrée dans la ville."

Arrêtons ici la traduction. Tout le reste est à l'avenant. Si après avoir lu ces merveilleuses prédictions, les Allemands ne consentent pas à serrer leur ceinture d'un cran ou de deux, c'est que vraiment ils sont absolument dépourvus de patriotisme. Tout de même, faut-il que l'esprit public fléchisse là-bas, pour qu'on en soit réduit, pour le soutenir, à des expédients si misérables!

Kaiser et poète

Le Kaiser aime beaucoup un poète munichois nommé Ganghofer, qu'il avait invité à visiter le front français.

Malheureusement, le poète perdit un œil en visitant une tranchée allemande. Milton était aveugle et dictait "Le Paradis perdu"; Ganghofer n'en est pas encore là; il lui reste un œil, et l'imprimeur la chargé d'examiner les lettres trouvées en Galicie sur les soldats allemands tués.

Funeste investigation! Le poète résume ainsi son impression dans son rapport:

"Rarement, j'ai trouvé dans cette correspondance un mot courtois, secourable, réconfortant. Rien que des cris de misère, des plaintes et des lamentations."

Evidemment, depuis qu'il est borgne, ce "cher Ganghofer" voit la guerre de mauvais œil!

Si Vous Êtes Épuisé, Essayez Cette Prescription

Quand vous vous sentez épuisé, toujours fatigué, cela indique qu'un mal sérieux mine votre santé. La guérison est facile. Tonifiez le système, ramenez le corps à la santé au moyen d'un sang pur. Pour arriver à ce but prenez les Pilules du Dr Hamilton. Elles agissent merveilleusement l'appétit, transforme tout ce que vous mangez en nourriture et en matière constituant des tissus. Cela veut dire une nouvelle force nerveuse, des muscles solides et un chair ferme. Une bonne santé durable s'en suit sûrement. Si vous voulez sérieusement devenir bien et rester bien, employez les Pilules du Dr Hamilton, 25c la boîte chez tous les vendeurs. 37-1-g

UNE DEMONSTRATION SUR LA CLASSIFICATION DE LA LAINE A L'E- COLE D'AGRICULTURE DE STE-ANNE-DE-LA-POCA- TIERE

L'ECOLE d'Agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière fait tous ses efforts pour donner à ses élèves l'enseignement agricole le plus complet et de plus faire rayonner cet enseignement sur toute la région avoisinante.

Une preuve entre beaucoup d'autres est la démonstration-exposition de laine qui a eu lieu pendant 15 jours dans la grande salle de l'Ecole.

Le démonstrateur était Monsieur Thompson, expert-spécialiste du ministère fédéral de l'Agriculture, qui a répondu avec bonne grâce à toutes les questions dont on l'a assailli et qui a donné toutes les explications qu'on lui a demandées.

Il avait avec lui, une très complète et très intéressante collection de brins de laine, de toisons, de laines, etc. Tous ces articles étaient très bien installés sous des vitrines. Pour montrer l'importance de cette exposition, il suffirait de dire qu'il a fallu tout un char pour en transporter le matériel de Toronto à Ste-Anne et que la grande salle de l'Ecole était complètement occupée.

On ne permettra cependant de mentionner aux lecteurs du "Journal d'Agriculture" les parties les plus pratiques de cette exposition et de leur résumer quelques-uns des renseignements donnés par Monsieur Thompson.

Les vitrines, laissant voir les mèches de laine classées, attiraient en premier lieu l'attention.

Les laines anglaises étaient classées suivant l'usage qu'on peut en faire à la manufacture. En fait, elles se trouvaient classées suivant leur longueur et leur finesse. A un bout de la vitrine, on voyait les mèches de laine de "southdown" courtes mais à brins très fins.

Les mèches de "shropshire" étaient sensiblement égales. Les laines de ces deux races, vu leur finesse, peuvent servir à tous les usages et à faire des articles de choix. Elles obtiennent les plus hauts prix du marché.

Les mèches de laine suivantes augmentaient de longueur, mais la finesse de leur brin diminuait. Voici dans quel ordre: "Suffolk", "Hampshire", "Oxford", "Dorset", "Welsh Mountain", "Cheviot", "Cotswold", "Leicester", "Lincoln", "Scotch Highland".

Les mèches de cette dernière race étaient remarquablement longues, mais les brins étaient très grossiers. Cette laine ne peut servir qu'à faire des tapis et des grosses couvertures.

Les mèches de laine des Etats-Unis étaient classées suivant la quantité de sang mérinos reçue par les producteurs de ces mèches. Autant dire qu'elles étaient classées suivant leur finesse, puisque la laine mérinos est d'une finesse incomparable. (Il y a 40 à 50,000 brins au pouce carré). On a ainsi la classification suivante: 10) fine—20) 1/2 sang—30) 3/4 sang—40) 1/2 sang—50) moins d'un quart—60) commune—70) laine à tresse (gallon).

Les mèches de laine canadienne étaient classées en:

- Fine
- Fine moyenne
- Moyenne
- Basse moyenne
- Commune
- Laine à tresse.

Les toisons entières des différentes races de moutons méritaient d'être examinées avec attention. On pouvait juger de la longueur et de la finesse de la laine, du poids des toisons, etc., des différentes races. A titre de renseignements, voici d'ailleurs, comment Monsieur Thompson classait la laine des différentes races et quel prix, il leur attribuait pour cette année:

1—Shropshire	31 cents la livre.
2—Southdown	30 " "
3—Suffolk	30 " "
4—Hampshire	30 " "
5—Shropshire et Leicester	30 " "
6—Merinos et Leicester	28 " "
7—Oxford	28 " "
8—Cheviot	23 " "
9—Merinos	22 " "
10—Leicester	20 " "
11—Lincoln	20 " "
12—Cotswold	20 " "

J'ai été quelque peu surpris de voir placer si bas, la laine si fine et si belle du mérinos, qui obtient les plus hauts prix sur le marché européen. Monsieur Thompson, auquel j'ai fait part de ma surprise, a expliqué son classement par le fait que les manufactures canadiennes n'étaient pas outillées pour travailler des laines aussi courtes que celles du mérinos.

Ce sera peut-être une révélation pour certains cultivateurs de constater la grande différence de prix entre la laine des moutons Shropshire et celle des moutons Leicester et Lincoln.

Il était non moins intéressant de se rendre compte de visu, des causes de dépréciation des laines. Les producteurs de laines, connaissant ces causes, qui leur font perdre beaucoup d'argent, pourront facilement les éviter.

Parmi ces laines dépréciées, je signale:

- a) des laines contenant des fibres de corde, qui se retrouvent plus tard dans l'écheveau et qui ne se laissent pas teindre—doit nécessairement employer des laines lisses qui ne perdent pas de fibres.

- b) des laines marquées avec de la peinture qui est très difficile à enlever.

- c) des laines dont beaucoup de brins sont morts et ne prennent pas la teinture; brins coupés trop tard en été.

- d) des laines noires, brunes ou grises que le manufacturier ne peut pas teindre à son gré.

- e) des laines contenant des fibres de mauvaises herbes.

- f) des toisons pleines de tocs ou piquants; ce qu'on peut éviter en fauchant les bardanes qui produisent ces piquants.

- g) laines coupées humides ne se teignant pas uniformément.

JOSEPH PASQUET,

Prof. de Zootechnie, Ecole d'Agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière

UTILITE DES ECOLES DE LAITERIE

NOUS lisons, il y a quelque temps, dans une revue agricole d'Angleterre "The Dairy", un article sur l'utilité des écoles de laiterie montrant tellement bien tout ce que valent ces écoles pour les jeunes gens de notre classe agricole, que l'idée nous est venue de le traduire en français afin d'en faire part aux fils de cultivateurs qui sont incités sur le choix d'un état de vie. Si, à l'époque où vont s'ouvrir les cours de notre école de laiterie provinciale, cet article a pu aider à quelqu'un à trouver sa voie, nous nous considérons bien payés d'avoir eu l'idée de faire cette traduction.

LE BUT DE L'ECOLE DE LAITERIE.—Les jeunes gens qui ont été bien élevés ne se sentent ja-

mais à l'aise dans aucune carrière où il n'est pas fait appel à leurs facultés développées par l'éducation. A venir jusqu'à présent, l'agriculture et tous les genres de travaux se rapportant à la ferme ont fait plutôt appel aux bras laborieux et à l'effort des muscles qu'au travail intelligent de l'homme d'éducation. Mais, les choses changent rapidement et l'invitation à une plus haute efficacité dans les sphères scientifiques est plus prononcée et, cela se rencontre dans toutes les professions. Mais l'occasion se présente rarement de pouvoir utiliser les connaissances acquises par l'éducation en combinaison avec le travail fait dans un milieu propre au développement de la vigueur et de la santé. La culture en vue du développement de l'industrie laitière permet cette combinaison. On nous dit fréquemment que toutes les bonnes positions dans la vie sont proportionnellement bien remplies. Il n'en est pas ainsi. Il y a toujours foule au bas de l'échelle de la vie. Il y a beaucoup de place au sommet. Cela vient du désir que beaucoup ont de remplir des positions pour lesquelles ils n'ont pas été bien préparés par une bonne éducation.

Le grand problème à résoudre pour tout jeune homme est celui de choisir la carrière pour laquelle il est le mieux outillé et qui convient, en même temps, le mieux à ses aptitudes naturelles. Bien souvent, un jeune homme est dans une situation pour que ce choix soit une tâche facile pour lui. Il peut avoir la chance que ses parents aient déjà une position bien établie dans laquelle il peut entrer d'abord puis leur succéder ensuite, s'il le désire. Mais, le plus souvent, il n'a pas ces avantages et il lui faut pratiquement se créer sa position sans l'aide matérielle de personne. Il peut avoir vécu dans un village écarté et ne pas avoir acquis une bien grande connaissance des choses du monde. Lorsqu'il manifeste le désir de se faire une meilleure position que celle qui lui semble réservée chez lui, il peut même être découragé de le tenter par son entourage qui le dissuade de faire un réel effort dans ce sens. Il n'y a pas de doute que, dans bien des cas cet entourage grossit les difficultés qu'il lui prédit qu'il rencontrera, à un tel point qu'il n'a plus le cœur à rien et se laisse aller à la dérive. Sans contredit, bien des jeunes gens auraient fourni une plus fructueuse carrière que celle qu'ils poursuivent actuellement s'ils avaient reçu l'encouragement voulu au moment de leur formation pour les luttes de la vie.

Les écoles de laiterie sont d'excellentes institutions pour aider aux jeunes gens à se faire une juste idée de ce que la vie peut leur réserver. Elles servent d'attraction à ceux qui s'intéressent aux choses de l'industrie laitière, qui ont la figure tournée vers la lumière et qui ont le désir de dépenser un peu de leur épargne pour devenir plus familiers avec le travail qui leur permettra d'améliorer leur position. Les cours qui leur sont ouverts à l'école, le plus souvent des cours abrégés, fournissent à un étudiant l'occasion d'échanger des idées avec des jeunes gens occupant la même position que lui. On lui apprend et on le forme à fabriquer de meilleur beurre et de meilleur fromage, à avoir un meilleur soin du lait et à tenir une comptabilité exacte. Mais, bien que ces enseignements soient importants et qu'ils semblent constituer, souvent, tout ce que l'étudiant croit avoir à apprendre, ils ne sont cependant pas ce qu'il y a de plus important. Il se trouve en contact avec des jeunes gens non mieux doués que lui rencontrant cependant le succès dans leurs efforts pour lutter contre les difficultés de la vie. Il commence à réfléchir et à se demander pourquoi lui-même ne pourrait pas atteindre le même résultat. Il finit par devenir imbu de l'idée que lui aussi, au moyen d'un travail bien dirigé et arduement accompli, il peut également frayer son chemin et prendre les devants.

En d'autres termes, l'école de laiterie lui a fait gravir un degré supérieur d'où il a une plus claire vision de la vie et de l'œuvre qu'elle comporte. Une fois que cette vision s'est produite, elle peut même l'amener à changer sa vocation, et à entrer dans une autre voie que celle qui devait le conduire à la fabrication dont il avait pensé à faire la base de son avenir. Il pourra retourner à la fabrication temporairement, pour y faire quelques économies et y acquérir l'expérience qui lui permettra de s'engager dans une carrière nouvelle. Plusieurs étudiants de l'école de laiterie, après un certain nombre d'années lorsqu'ils se reportent au temps où ils y travaillaient, aiment à se rappeler ce temps comme étant celui qui leur a fourni l'inspiration et l'enthousiasme qui les ont conduits ailleurs. Il semblerait donc que l'école de laiterie est la vraie source à laquelle les étudiants puisent l'esprit de zèle et d'ambition qui les fait réussir plus tard, tout en leur enseignant les meilleures méthodes de se livrer à l'industrie laitière.

Dans les lignes qui précèdent, il est question du travail et des espérances des jeunes gens, mais tout cela peut également s'appliquer aux jeunes filles. Quelles que soient les objections qu'on oppose à la tendance manifestée par les femmes à remplacer les hommes dans l'exercice de leurs fonctions dans les villes et les grands centres, ces objections ne sauraient se soulever contre leur travail en industrie laitière. De fait, il n'y a pas d'industrie commerciale qui offre autant d'incitation au travail fait conjointement et de promesses de succès aux gens matifs qui sont désireux de se créer un établissement prospère que l'industrie laitière. Elle comporte un genre de travail distinct pour chacun d'eux; l'industrie et le succès de l'un coopèrent à l'industrie et au succès de l'autre. On rencontre rarement une semblable chance de travail conjoint menant à la prospérité dans les villes, mais, cette chance est un des points essentiellement caractéristiques d'une carrière sagement choisie à la campagne.

(Extrait traduit de la revue anglaise "THE DAIRY", de Londres, Angleterre)

Au moment où nous achevons cette traduction, l'"Agricultural Gazette", de Londres, Angleterre, nous annonce dans son dernier numéro que, dans les concours tenus à Reading du 11 au 17 septembre et à Kilmarnock du 17 au 23 septembre dernier, pour les examens menant à l'obtention du "Diplôme National d'Industrie Laitière", sur les quinze candidats qui l'ont obtenu à Reading, treize étaient des jeunes filles et sur les vingt-deux candidats qui l'ont obtenu à Kilmarnock treize encore étaient des jeunes filles.

J. O. CHAPMAN

Page du Cultivateur

CHARDONS ET ORTIES

Débarrassons-nous des premiers; multiplions les seconds

CHARLES LINNÉ, célèbre naturaliste Suédois (1707-1778), signale parmi les espèces communes de chardons: l'ériophorum, qui recherche les terres argileuses; l'acutis, qui croît indifféremment dans tous les sols; le carduus nutans, lequel abonde dans les terres arides et incultes. Ce dernier est recherché par les bœufs, ânes, mulets et chevaux; l'acutis, par les moutons et les chèvres.

Les caractéristiques générales sont: feuilles souvent épineuses, vert glauque (tirant sur le bleu), mouchetées de blanc, fleurs rouges ou blanches.

Bien que broué par certains herbivores tenus au pâturage, le chardon commun est cependant trop nuisible aux cultures; il salit les céréales, envahit les cultures sarclées, empesté même les prairies. Une talle de chardons négligés, le plus souvent le long des clôtures, en terrains vagues, sur les parcelles incultes autour des bâtiments, voire même en bordure des jardins et des chemins, suffit pour engraîner à la ronde des douzaines d'arpestes. Au temps de la maturité des graines, le vent en emporte les étoups dans toutes les directions. Gare alors aux voisins du cultivateur insouciant de la propreté de sa terre! Tous supportent la peine de sa négligence.

Je me souviens d'avoir rencontré, l'été dernier, sur le bord d'un chemin de grande communication, une de ces talles de chardons drus, serrés, presque murs, hérissés comme un régime de porcs-épics, couvrant un espace respectable d'au moins mille verges carrées, sans exagération. C'était affreux, navrant à voir. Un écrieu fixé à la clôture, en face de l'habitation fermée, portait l'avis: "Terre à vendre". Et je me dis: "Pour sûr, ce n'est guère alléchant; le champ de chardons d'à-côté n'est pas une bonne recommandation; je plains les voisins, tant qu'un vaillant propriétaire n'aura pas expurgé la terre de cette vilaine plante, qui sue le péché originel."

Cultivateurs du Lac St-Jean et d'ailleurs, prenez garde aux "chardonniers", qui se multiplient d'année en année, dévalent nos meilleurs fonds, salissent nos récoltes.

Guerroyons sans trêve ni merci contre la vilaine plante. Il ne s'agit pas seulement de la décapiter à l'aide de la faux ou de la faucille; employons la bêche, le houe, la pioche, pour en extirper jusqu'aux profondes racines, qu'on devra laisser sécher au soleil, puis brûler (le chardon étant riche en potasse). L'écolier de 10 à 14 ans, à défaut des plus grands jeunes gens occupés aux labours, jouit d'un jour de congé sur semaine. Il peut donc travailler chaque semaine, au moins une demi-journée, d'automne ou de printemps, à l'extirpation de centaines de chardons en une belle soirée. A ceux des vaillants écoliers qui feraient cette besogne une dizaine de demi-journées par an, le gouvernement devrait leur octroyer, en récompense, l'insigne de "l'Ordre du chardon". C'est ça! Avant longtemps la mauvaise herbe deviendrait d'une rareté presque introuvable, alors qu'elle menace d'étouffer nos récoltes les plus rémunératrices.

Autant je déteste le chardon, autant je préfère l'ortie, en dépit de ses piquants et de leur contact douloureux parce que l'ortie possède des qualités précieuses pour ceux qui savent l'utiliser.

En Suède, l'ortie est cultivée avec soin, dit-on, pour être donnée en mélange avec d'autres herbes, aux vaches laitières, dont elle augmente la production du lait, en l'enrichissant en crème. Le beurre est alors d'une qualité supérieure.

Dans certaines provinces françaises, comme en Savoie, les femmes bonnes ménagères s'en vont, à faucille à la main et bêche de toile sous le bras, recueillir toutes les touffes d'orties qu'elles ont la bonne fortune de trouver le long des haies, des chemins, des endroits pierreux et des murs de séparation. La cueillette est rapportée à la ferme, hâchée, mêlée aux pâtes destinées à l'alimentation des jeunes porcs et des volailles.

Pour utiliser l'ortie coupée, surtout coupée jeune avant la floraison, on doit l'infuser un jour durant dans l'eau tiède, puis on la mélange avec les autres fourrages, auxquels elle donne un arôme d'un goût agréable. Elle constitue un aliment sain et très digestif. Les animaux qui s'en nourrissent acquièrent un embonpoint remarquable, une chair savoureuse et appétissante. Au reste, ces animaux sont rarement malades, ce qui fait croire que l'ortie possède des propriétés hygiéniques exceptionnelles. En tout cas, la décoction d'ortie est un breuvage stimulant pour les bêtes, et aussi pour les gens, notamment contre l'aménorrhée chez les jeunes personnes.

En Lorraine et ailleurs, la décoction d'ortie fournit la couleur jaune des oeufs d'Aques.

On le voit, l'ortie est une plante précieuse trop peu connue; elle mérite l'attention des cultivateurs, c'est-à-dire d'être conservée et multipliée par la culture, comme en Suède.

On récolte la graine en août; on la sème en septembre. On peut aussi enlever les orties sauvages avec leur motte, pour les transplanter dans une terre labourée et fumée. Cette plante vient partout et en tout terrain.

Cette leçon de choses vaut bien la peine d'être enseignée aux enfants des cultivateurs. C'est à eux que je la dédie de préférence.

Fr. Jacques Staekler,

Orphelinat agricole St-Joseph, à Vauvert (Lac St-Jean)

ALIMENTATION D'HIVER ET D'ETE

La santé est entièrement liée à la température plus ou moins égale du corps dont l'état normal est d'environ 38°. Or la température extérieure influe sur la chaleur de votre corps; pour le maintenir à une température chaude et égale, on devra dépenser d'autant plus de combustible que le milieu dans lequel on vit est plus froid. En hiver, on devra faire un plus grand usage qu'en été des aliments respiratoires, dont le but principal est d'activer en vous la combustion, par conséquent à chauffer, par le carbone qu'ils apportent à l'oxygène absorbé par la respiration. Par un principe contraire, en été, quand la température extérieure sera très élevée, on devra faire usage d'aliments légers et rafraîchissants.

De plus, l'air vit et froid de l'hiver excite l'au-

petit et par là-même rend la digestibilité des aliments plus grande tandis que la température lourde de l'été rend l'appétit languissant et même nul. Les aliments choisis en hiver sont les féculents: pommes de terre, légumes secs: pois, fèves, lentilles.... qu'on aura soin de joindre suivant la valeur nutritive de chacun à une viande plus ou moins nourrissante; fruits, châtaignes très nourrissantes et remplaçant les céréales dans certains pays; les matières grasses, deux fois plus carbonées que les pâtes alimentaires; macarons, riz, etc.

En été, on fera usage d'aliments légers, peu de viande et de préférence des viandes blanches, des légumes herbacés: oseille, tomate, carotte, chicorée, etc.... qui contribuent à entretenir l'appétit, aident à la digestion des viandes et du pain, et, par leurs propriétés rafraîchissantes et dépuratives, préviennent bon nombre d'indispositions; de fruits qui produisent sur l'organisme des effets à peu près semblables à ceux des légumes herbacés. Bien mûrs, ils sont très digestibles et certains, les fruits sucrés par exemple: figues, pruneaux, raisins secs, sont en même temps nourrissants par la forte proportion de glucose qu'ils renferment. On pourra en outre faire un plus grand usage, sans abus toutefois des condiments: vinaigre, huile, etc.... qui sont des excitants de l'appétit.

En été, la chaleur provoque d'abondantes sueurs, par conséquent une perte d'eau; or l'eau est indispensable dans l'organisme; il faut donc boire davantage qu'en hiver. La boisson en été sera légèrement sucrée et acidulée; et en hiver stimulante et tonique.

Dans le choix des aliments nécessaires à chaque saison, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la Providence, qui fait si bien concorder les besoins de l'homme avec les ressources dont il dispose?—J.A.

CONSEILS AUX FABRICANTS DE FROMAGE

POUR bien réussir dans la fabrication du fromage, il faut non-seulement bien connaître son métier et avoir l'intention de bien faire ce que nous savons, mais il faut de plus prendre les mesures nécessaires pour être en état de pouvoir faire ce que nous savons et voulons faire.

Dans le cours de la saison qui vient de finir, je suis persuadé qu'un assez grand nombre de fabricants ont subi des pertes assez lourdes, causées par la mauvaise qualité de leur fromage. Ces pertes sont quelquefois dues à des accidents de fabrication, mais le plus souvent, à la mauvaise installation ou à la mauvaise qualité du lait reçu.

Quand le fabricant subit ces pertes, il se propose généralement de prendre les moyens nécessaires pour les éviter, mais à mesure que la saison avance et que les conditions s'améliorent, il est porté à oublier le passé, et la saison suivante il se trouve absolument dans les mêmes conditions. Etant dans les mêmes conditions les mêmes accidents vont se produire et par conséquent les mêmes pertes. Le fabricant n'aura à son crédit que ses bonnes intentions et ces bonnes intentions ne suffisent pas. Il faut dès maintenant vous préparer pour la saison prochaine. Si vous attendez au printemps prochain, vous remettrez encore et, du reste, il y a une foule de choses qui ont besoin d'être faites à l'avance.

Un grand nombre de fabricants ont besoin et ont l'intention de suivre un cours à l'Ecole de Laiterie. Faites votre demande d'entrée immédiatement, de crainte d'être obligé de chercher une excuse pour ne pas avoir suivi un cours, quand ces cours seront terminés.

Si votre bassin à petit-lait a besoin d'être renouvelé ou changé de place, il vaudrait mieux faire ce changement cet automne ou dans le cours de l'hiver. Si votre fabrique n'est pas munie d'une bonne chambre de maturation, c'est le moment de vous préparer pour que cette chambre soit prête à l'ouverture de la prochaine saison de fabrication. Le même conseil s'applique pour les planchers et les plates-formes qui ont besoin d'être renouvelés.

Si vous avez fabriqué du mauvais fromage par le fait que vous avez reçu du mauvais lait, c'est encore cet automne que votre travail doit commencer, en consultant à vos patrons de se faire une provision de glace pour la conservation de leur lait l'été prochain. Il y a encore une chose que je vous conseille de faire si vous voulez bien réussir: C'est de dire franchement à vos patrons ce qui s'est passé dans votre fabrique pendant la saison qui vient de se terminer. Si vous n'avez pas réussi, il y a une cause; cette cause vous la connaissez; pourquoi ne pas demander à vos patrons de vous aider à la faire disparaître. Si vous avez reçu du mauvais lait, vous avez fabriqué du mauvais fromage et fait des pertes de rendement. Dites-le donc à vos patrons, cela vaudra mieux que de dire que vous avez fait du bon fromage avec du mauvais lait et que vos rendements ont été bons.

Comment voulez-vous que vos patrons prennent un meilleur soin de leur lait quand vous passez une partie de votre temps à chercher à les convaincre qu'avec ce mauvais lait vous faites ce qu'il y a de mieux. Dites donc aussi à vos patrons qu'il y a une perte considérable en qualité et en poids à faire subir le lait à une haute température au lieu de le refroidir sur la place de leur lait, ou d'expédier votre fromage vert pour compenser ou éviter les pertes occasionnées par une mauvaise chambre de maturation.

Quand vos patrons seront convaincus de l'importance de fournir du bon lait et d'avoir une fabrique de première classe, munie d'une bonne chambre de maturation, vous n'aurez pas de difficulté à avoir un salaire qui vous permettra de faire ces améliorations, et vous aurez, par votre franchise, travaillé dans votre intérêt, celui de vos patrons et de votre province.

E. BOURBEAU,

Inspecteur général des fromageries

A PROPOS DE NETTOYAGE

Entretien des ustensiles en fer poli et en fer émaillé

La ménagère soignée aura bien soin d'essuyer et de faire sécher ses ustensiles lorsqu'elle les aura lavés à l'eau chaude. Elle prévient ainsi la rouille qui use le fer. Un procédé plus simple, plus efficace, que nous conseillons pour nettoyer les poêles, c'est de frotter l'intérieur avec une poignée de sel gris et un tampon de papier raide, puis de l'essuyer ensuite avec un autre chiffon de papier raide.

L'usage des casseroles en fer émaillé est très répandu, quoiqu'on ait attribué certains cas d'appendicite à leur emploi. Les casseroles, bassines, terrines, écumeurs, etc.... en tôle ou en fer émaillé, possèdent les avantages suivants: 10—Ils sont d'un prix modique; 20—Ils sont d'un entretien très facile; 30—Dans les casseroles, les aliments conservent leur couleur et ne prennent pas de mauvais goût; 40—Les acides et les graisses ne les attaquent pas; 50—Ils chauffent très rapidement.

Pour empêcher l'émail de se fendiller, puis de disparaître, il faut manier ces objets avec prudence et ne jamais les exposer à un feu vif, sinon le fer sera mis à découvert et alors se présenteront les inconvénients des ustensils en fer.

L'entretien des ustensiles émaillés est très simple. On lave les ustensiles dans de l'eau chaude additionnée de soude ou de savon, on les rince à l'eau claire, on les essuie et on les fait sécher.

Il arrive parfois, presque toujours même, que les dessous de ces casseroles ou poêlons sont noircis; on les frottera alors avec un chiffon de papier raide, du sable, du savon noir (potasse), le tout mouillé d'eau chaude, ce procédé est plus efficace et surtout moins coûteux que l'emploi du savon minéral (Sapolio, Bon Ami, etc....) et il amène le même résultat.

Si au fond de la casserole se trouvait une couche de gratin, ce qui arrive fréquemment, abstenez-vous d'employer un couteau pour la faire disparaître! Contentez-vous d'y faire bouillir pendant 15 à 25 minutes de l'eau additionnée d'un gros morceau de cristal de soude (soda à laver). Vous serez enchanté du résultat, car, après ce temps, les aliments adhérents au fond de la casserole se détacheront très facilement.—J.A., Mont-réal.

IMPORTANCE D'UNE BONNE PREPARATION POUR LES VOLAILLES DESTINEES AU MARCHÉ

IL est important que les volailles abattues, destinées au marché, soient très bien préparées. L'abattage, le déplumage et l'emballage doivent être faits d'une manière parfaite. Beaucoup de cultivateurs et d'éleveurs perdent tout le bénéfice de leurs efforts et de leurs soins faute de précaution dans la préparation. Ils ont des poulets qui proviennent de bonne race, qui sont bien engraisés à l'épingle, mais malheureusement, quand vient le moment de les tuer pour le marché, ils ne savent pas les préparer d'une façon nette et propre pour les présenter à l'acheteur. Les produits destinés à l'alimentation doivent être offerts au consommateur non seulement d'une façon propre et hygiénique, ce qui est indispensable, mais encore d'une façon élégante, agréable, qui engage les clients à acheter.

Les produits de la basse-cour, plus que tous les autres peut-être, ont besoin d'une bonne préparation. Tel sujet bien engraisé, à point; s'il est mal présenté, perdra 50% de sa valeur auprès du client. La bonne préparation met en relief les bonnes qualités du sujet et en dissimule les imperfections. Un emballage bien fait flatte l'œil de celui qui passe et l'engage à acheter.

Les maisons qui font le commerce de volailles se plaignent avec beaucoup de raison, du manque de préparation des sujets qu'elles reçoivent. Souvent les sujets sont beaux, mais la mauvaise préparation leur fait perdre jusqu'à 50% de leur valeur commerciale.

Il est pourtant aisé de présenter convenablement au public des poulets bien préparés. Il n'en coûte qu'une boîte de 10 à 15 cts et environ 2 cts de papier, pourvu que l'on suive les indications qui sont données dans la circulaire No 11, envoyée gratuitement sur demande adressée au Service de l'Agriculture, Ministère de l'Agriculture, Québec. On obtient alors deux sous, trois sous et même plus par livre, ce qui compense largement la faible dépense qu'on se sera imposée. N'oubliez pas de demander cette circulaire No 11.

NOTES SUR L'INDUSTRIE DU BEURRE

Beurre à goût de poisson (Fishy Flavour)

LES autorités en industrie beurrière s'accordent à reconnaître que les causes les plus communes qui produisent cette saveur particulière sont:

10—La crème trop acide ou acidifiée à température élevée, disons 70° F. Ces deux conditions sont désignées dans le métier "crème trop mûrie" (over-ripe cream).

Un expérimentateur avait préparé 259 échantillons de beurre: 137 de ces échantillons provenaient de crème ayant moins de 3 d'acidité, et deux échantillons seulement ont développé ce goût de poisson. Les 122 autres échantillons provenaient de crème ayant plus de 3 d'acidité et 60 ont développé ce goût de poisson.

20—Les bidons rouillés ont la propriété de donner presque toujours ce goût de poisson.

Donc, fabricants de beurre, plus de bassins, bidons ou autres ustensiles rouillés dans vos fabriques de beurre. Donc, ne faites pas développer plus de 3 d'acidité à votre crème pour le barattage, et que cette acidité soit toujours développée à une température ne dépassant point 65° F.

♦ ♦ ♦

MAUVAISE CREME

Source de perte d'argent

Les Etats-Unis produisent 627,000,000 lbs de beurre par année; 85% sont de qualité inférieure et valent 2c à 4c la livre de moins que les numéros 1 qui sont dans la proportion de 15%. Les cultivateurs américains perdent de ce chef seulement \$25,000,000 par année! (Fait cité dans "Hoard's Dairyman", 22 octobre 1915, sous la signature de G. L. McKay).

MEDECINE VETERINAIRE

Consultations

J'AI un cheval qui a mal à un pied. On dirait que le petit pied va lui pourrir, car il s'y forme du pus. L. T. Grondines.

Réponse.—Donnez des bains de Sulfate de Fer à cet animal, pendant 3 ou 4 jours de suite, et faites suivre ce traitement par l'application d'un Onguent de Pied quelconque. Le pied de l'animal devra être toujours propre; il faudra autant que possible que l'animal ne se tienne pas dans son purin.

Mon cheval a des vers. Il mange beaucoup et reste quand même très maigre. Aussi depuis quelques temps je ne peux plus le tenir attaché; il brise tout. Ces petits vers sont blancs et ont de 1 à 2 pouces de long. J. E. R. St-Vallier.

Réponse.—Commencez, une purgation d'Aloès, à la dose de une once, est très recommandable. Faites suivre l'aspiration par la Poudre de Gentiane pulvérisée et du sulfate de Fer à la dose de 1 drachme de chaque, 2 fois par jour, pendant 6 jours.

DR JOHN D. DUCHENE, M. V.

1990

FEUILLETON

du "CANADA"

Cœur de France

Par RENE D'ANJOU

(Suite)

No 30.

De plus, ne la voyant que la nuit, ce compagnon de route, la reconnaissance plus, mais doute. L'ombre s'effaçait au silence, les trois voyageurs, bercés par une rapide allure, s'assoupissaient et le temps passait vite. On traversait des villages endormis où pas une lumière ne brillait aux fenêtres, les arbres feuillus se détachaient fantastiques aux sommets des côtes, aucun passant ne croisait la cariole.

Quand ils aperçurent le clocher de la cathédrale de Fribourg, minuit sonnait, lentement, solennellement... Ils dévalèrent une pente et se trouvèrent au bas de la Kaiserstrasse. — Moi, dit l'homme, je descends à Gasthousertoff, et vous ?

— Je vais aller le plus près possible de la gare : Victoria-Hôtel.

Elle connaissait bien la ville pour y avoir souvent séjourné avec Franz. Elle y avait même des relations, mais à cette heure elle ne les redoutait nullement.

On passait devant la caserne, devant le monument de la Victoire, qui s'élève à l'entrée de la ville.

— Je descends là, fit la jeune femme, merci, j'irai à pied, je sais mon chemin. Veuillez accepter ces dix marks.

— Ah ! pour ça, non ; c'est pour le plaisir que m'a fait votre société, bien le bonjour et bon voyage.

Elle le remercia du fond du cœur et, prenant son fils :

— Viens, chéri, nous allons marcher un peu, puis nous irons nous coucher à l'hôtel.

Ludwig sourit et se mit à sauter avec une joie infinie les ruisseaux larges et profonds ainsi que de petits canaux qui lui firent de suite reconnaître la ville où il se trouvait.

— Tiens, nous sommes à Fribourg, déjà. J'ai bien dormi, je n'ai plus sommeil.

— Mais tu as fait ?

— Non, non, où allons-nous ?

Ils montaient la grande voie, tournaient à droite, et arrivaient à Fahnenberg-Platz.

La gare, devant eux, brillait dans la nuit, "Victoria-Hôtel" se dressait en un sombre massif à leur gauche.

Ils montrèrent les marches du péristyle, un garçon veillait au service des arrivants, en cet hôtel voisin d'une station de chemin de fer et, par conséquent, toujours ouvert.

— Une chambre, dit Michelle, s'il vous plaît ?

Le garçon prit une clef, un bougeoir.

— Si madame veut me suivre. Madame a des bagages ?

— Ils sont en consigne, répondit-elle, prudente, je repars demain matin.

— Faudrait-il éveiller madame ?

— C'est inutile.

— Madame avait prévu de son arrivée à l'hôtel ?

— Non.

— Si madame désire du thé ?

— Oui, je veux bien, portez-en tout de suite avec du pain et du beurre.

Elle enleva son châle et son chapeau.

— Couchez-toi, mon chéri, je te donnerai un tasse et une tartine au lit.

Elle le débarrassa et, quand le plateau vint, elle servit son enfant ; elle eut la joie de voir manger de bon cœur avec son appétit retrouvé.

Alors, elle pensa à se restaurer à son tour ; elle ne savait plus quand elle avait déjeuné le matin. Sa vie maternelle était si déséquilibrée depuis quelque temps !

Après, elle pensa que ce n'était guère la peine de se coucher. Deux heures sonnaient, il faudrait se lever tôt. D'ailleurs, son état nerveux était tel que jamais elle n'arriverait à reposer.

Autant valait procéder de suite à une minutieuse toilette dont elle avait le plus grand besoin après ce long voyage. L'eau fraîche l'attira, elle y plongea son visage avec volupté, puis elle dénoua ses beaux cheveux d'or, reposant ainsi sa tête alourdie de leur poids. Elle continua ses ablutions, puis, cette besogne achevée, elle s'étendit dans un fauteuil, les yeux clos. Les heures vibraient les unes après les autres avec une rapidité qui l'étonnait. Elle les comptait toutes et, dans ce rêve de fatigue, demi-sommeil, elle voyait passer des fantômes magiques.

Franz la regardait souriant, nullement en colère, il avait repris son expression des jours heureux et dédaignait son visage de la figure boulevardée, ravagée de colère de Raths.

Sa grand-mère aussi réapparut dans les nuages, radieuse et radieuse.

— Tous deux morts, se disait-elle, mes uniques protecteurs !

Seule, maintenant, bien faible, et cependant ce petit s'appuie sur moi, compte sur moi. Il ne faut pas que je m'enlève dans le rêve, j'ai un devoir impérieux désormais. Je dois travailler à gagner son bien-être.

J'ai à peine de quoi rentrer à Paris, je le crains ; voyons mes pauvres ressources.

Elle se leva, le petit sac de cuir était sur la table, elle l'ouvrit.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

— Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils. — Tiens, voilà Franz, le petit garçon de la gare, dit-elle à son fils.

der. Le jour filtrait maintenant à travers les rideaux, une belle aurore rouge montait à l'orient, le soleil qui se levait là radieux irait le soir se coucher dans les eaux de sa Bretagne et elle allait le suivre dans sa course, gagner avec lui la France.

Une joie l'inondait, depuis bien des mois, aucune tranquillité semblable n'avait ému son cœur, elle sentait venir du bonheur.

XIX

A sept heures, Michelle prit la petite main de Ludwig et l'éveilla doucement. Tout de suite il sourit.

— Ah ! enfin, le te vois à mon réveil, ma petite mère.

Elle l'enleva dans ses bras, procéda à sa toilette.

— Tu n'auras plus de valet de chambre, mon mignon.

— Quelle chance, j'aurai ma maman ! Elle le fit déjeuner avec du lait et les tartines restées de la veille, elle se contenta de thé froid et noir, puis elle sonna, régla le compte et partit.

Une angoisse la prit dans l'avenue de la gare. Allait-on l'éprouver ? Les gens de Wallensee avaient-ils télégraphié déjà ? Avait-on fait passer son signalement à la frontière ?

Ils n'avaient guère eu le temps, cependant : les domestiques n'ont pas d'initiative, mais le précepteur en possédait lui, qu'avait-il pensé, le matin, en voyant vide le lit de son élève ? Peut-être à une simple promenade, à une fantaisie matinale de l'enfant ; avant de s'inquiéter davantage on cherchait aux alentours.

Ces allées et venues prendraient du temps ; mais si vraisemblables que fussent ces suppositions, Michelle n'en gardait pas moins le souci d'une autre hypothèse, celle que, dès le soir, on eût constaté l'absence de Ludwig et que serviteurs, précepteur, gardes, tous les salariés en un mot, ne se soient mis en quête.

Aussi cheminait-elle vite, l'œil aux aguets.

Elle arriva dans la cour de la gare, des employés, des gens de police, comme d'habitude, y stationnaient. Peu de monde, à cette heure matinale, elle montrait. Elle et son fils, en deuil, modestes et silencieux, ne devaient pas beaucoup attirer l'attention.

Elle demanda tout de suite un billet et demi de second classe pour Mulhouse ; elle n'osait demander pour la frontière.

En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— En cas de poursuites, c'est été un indice. Ensuite, elle revint s'asseoir dans la salle d'attente qui, en Allemagne, sert de buffet.

Elle n'avait pas de bagages. Sa caisse de linge et de vêtements était restée à Wallensee, elle la ferait venir quand ce serait prudent.

Le train ne partait guère qu'une demi-heure plus tard, son impatience était extrême, un très petit nombre de voyageurs attendaient comme elle, aucune foule ne pouvait dissimuler les fugitifs.

Les trains entraient et sortaient de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare, le mouvement ininterrompu de la gare.

— Sois tranquille. Le trajet de Mulheim est court. — Tout le monde descend ! criaient les employés.

Quel contretemps, mais il fallait se soumettre. Des voitures stoppaient dans la cour de la gare, faisant des offres aux débarquants avec des prix insensés.

— Quand pourrais-tu partir ? demanda Michelle au chef de gare.

— Pas avant ce soir. Nous n'avons que des dommages matériels, mais ils sont énormes. Vous pouvez attendre, votre billet sera valable ; vous avez la ressource encore de prendre une voiture jusqu'à la station suivante, votre billet sera toujours bon.

— Merci.

Le conducteur d'un char à bancs la suivait, anxieux de récolter une pratique.

— Combien, demanda-t-elle, jusqu'à la prochaine gare ?

— Dix marks.

— C'est trop.

— A votre aise. Au prochain train, je chargerai.

— Il fit mine de s'éloigner.

— Pourquoi ne le prends-tu pas, ma-maman, nous qui sommes si pressés ?

— J'espère qu'il va revenir plus conciliant. Vois-tu, nous avons si peu d'argent.

— Tiens, fit l'enfant, en glissant dans la main de sa mère une petite bourse en cuir de Russie.

— Mais tu as donc pensé à tout ?

— On partait, j'ai pris mon argent, c'est le mien ; tante Kathie l'a juste donné hier avant de s'en aller à Berlin pour que Fritz et moi nous achetions une petite voiture, pour acheter ensemble nos poney.

— Tu n'as pas pris la part de Fritz ?

— Oh ! j'ai pris mes cent marks à moi.

— Tu nous sauves.

— Elle fit un signe au cocher.

— Conduisez-nous, ordonna-t-elle.

Le conducteur s'empressa et ils partirent sur la route parallèle à la voie.

— Ramasse bien ta bourse, mon chéri, tu me la donneras plus tard, quand j'aurai épuisé la mienne.

Le cheval marchait merveilleusement ; son maître, talonné par la pensée de recharger de nouveau, le poussait ferme.

Une heure suffit pour faire quatre lieues et les voyageurs descendirent devant la petite station devenue tête de ligne. Michelle payait et, en attendant le train, elle entra dans un hôtel modeste pour déjeuner.

La, aucun danger. Cet arrêt sûr était imprévu.

Assise en face de son fils, elle écoutait son babillage ; il racontait l'effet produit par sa distraction, mais elle détourna son attention.

Ces faits pénibles, il fallait les oublier, ne pas remuer des cendres d'obstacles étincelants jadis.

L'enfant à l'âme trop pure et trop malicieuse pour qu'on n'évite pas d'y graver de pénibles et ineffaçables empreintes.

Elle lui parla des choses de France, de horizons nouveaux qu'il allait admirer et, comme le train tardait, elle s'assit avec son fils, sous un frais berceau de houblon, devant la porte de l'hôtel. Et là, devant la nature en fleur, elle éprouva vivement le souvenir des années d'arrière le présent : elle revit son enfance au bord de la mer pendant cette accalmie forcée, et elle se mit à parler à Ludwig de la Roche-Monnettes, à lui décrire de tout le passé avec une sincérité si absolue, qu'un tableau des côtes se posait devant les yeux émerveillés de l'enfant ; il croyait voir défiler le matelot Lahou, Yane et Rosalie, portant des filets à bord de l'"Alcyon".

Mais une cloche d'appel vibrant à la gare interrompit leur rêve, la mère et le fils rappellèrent leur pensée pour revenir aux réalités actuelles. Ils traversèrent la route et pénétrèrent sur le quai, encombré des débris de tout sorte, où stoppait un train, sa machine tournée vers la France.

Ils y montrèrent, leurs billets furent pointés sans encombre. Plusieurs voyageurs déjà étaient installés, une émotion les agita, ils se regardèrent, et les objets familiers et aimés de la collation, et ils échangeaient leurs impressions.

Un seul gardait le silence, vêtu d'une robe de moine, il restait immobile.

Un employé à la casquette galonnée monta comme le train s'ébranlait :

— Les voyageurs pour Mulhouse, dit-il.

— Nous, fit Michelle.

Le moine tendit un ticket pour la même destination. L'employé l'examina et sortit, filant le long des portières.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

Les rouleaux d'or étaient intacts, mais les pieuses reliques que souvent sa mère lui avait montrées avaient disparu.

Alors, il comprit.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

Les rouleaux d'or étaient intacts, mais les pieuses reliques que souvent sa mère lui avait montrées avaient disparu.

Alors, il comprit.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

Les rouleaux d'or étaient intacts, mais les pieuses reliques que souvent sa mère lui avait montrées avaient disparu.

Alors, il comprit.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

Les rouleaux d'or étaient intacts, mais les pieuses reliques que souvent sa mère lui avait montrées avaient disparu.

Alors, il comprit.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

Les rouleaux d'or étaient intacts, mais les pieuses reliques que souvent sa mère lui avait montrées avaient disparu.

Alors, il comprit.

— Mère est venue, se dit-il. Sans doute je dormais, moi, et Ludwig pleurait, ainsi que chaque soir, l'absence du bonsoir maternel. Il l'avait suivi, il l'a emporté ses valises, son couteau et sa bourse. C'est cela.

Tout de suite, il constata l'absence des photographies de la cheminée, du portrait de son père. Il vit au petit bureau la clef qu'il avait oubliée n'y demeurait jamais, il l'ouvrit.

toujours sa chère matresse, au fond de son cœur, serait superflu.

Elsa témoigna un grand plaisir à retrouver la voyageuse que, par une intuition sympathique, elle avait secourue l'hiver précédent, pendant le hasard de leur rencontre en chemin de fer.

Toute la maison fut en l'air pour mettre à leur service le confortable dont disposait le modeste ménage.

Et Michelle les remercia de toute son âme, elle goûta entre ces vrais amis le calme et le repos, dont sa vie agitée avait si peu l'habitude et tant besoin.

XX

— Je vous chasse tous, criaient Mlle Nartfeld à ses serviteurs, quand, à son retour, on lui apporta la disparition du cadet de ses neveux, misérables complices, je vous chasse tous.

Peu s'en fallut qu'elle ne s'en prit à Fritz et à Frida.

Chez le fils d'un M. Michelle, la douleur avait été vive. Malgré son courage d'enfant mûri par le chagrin, il ne put retenir ses sanglots. Seul désormais ! son père, sa mère, son frère, tous l'abandonnaient, son jeune camarade de jeu fuyait sans un mot d'adieu, sans le prévenir, sans le consulter ; un garçon si doux, si aimant, avec lequel aucune querelle n'était possible ? Comment se faisait-il qu'il ait ainsi quitté son frère ? Fritz se perdait en conjectures ; les deux serviteurs qui, seuls, auraient pu éclairer l'enfant, se donnaient de garde de se compromettre en révélant un tel secret.

Fritz devint encore plus grave et, un matin, très résolu, il alla se planter devant sa tante et lui dit d'un ton ferme :

— Tante Kathie, je veux aller à l'Université.

Elle leva les bras au ciel.

— Que dis-tu ? tu songes à me quitter ?

— La maison est trop grande.

— Mais si tu pars, mon neveu, elle sera plus encore.

— Vous l'avez rendue telle, tante Kathie.

— Ingrat. Est-ce moi qui ai fait partir ton frère ?

— Non, mais le petit n'a pas pu s'habituer à n'avoir ni père ni mère. Il a fui ! Je ne sais pas comment, mais j'espère qu'il a retrouvé sa maman.

— Ah ! pas moi, par exemple.

"DANS L'HISTOIRE DE LA GUERRE LAVAL AURA SA PAGE D'HONNEUR"

C'EST EN CES TERMES QUE SA GRANDEUR Mgr BRUCHE-SI TERMINAIT MERCREDI, SON ALLOCUTION AU DINER DONNE A L'ARCHEVECHE A L'OCCASION DE LA FETE PATRONALE DE NOTRE UNIVERSITE. — CE FUT UNE BELLE FETE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR CATHOLIQUE.

Selon l'usage l'Université Laval a célébré mercredi à la cathédrale sa fête patronale; comme toujours cette célébration a été brillante et elle fut véritablement la fête de l'enseignement supérieur catholique.

A la messe le sermon de M. l'abbé Noël Fauteux, vicaire à Saint-Jean-Baptiste, et au dîner l'allocution de Sa Grandeur Mgr Bruchési ont mis en lumière la noble mission de l'enseignement catholique, et particulièrement de notre université canadienne-française, et ce n'est pas sans grand intérêt que nos lecteurs liront les substantiels résumés de ces déclarations, si opportunes.

L'allocation de Mgr Bruchési mérite particulièrement d'être lue, tant elle met en vedette l'œuvre bienfaisante de notre université, qui se développe si rapidement d'année en année.

A l'office divin à Grandeur. Mgr. Bruchési officiant; il était accompagné par Mgr. Emile Roy, prêtre-assistant, par Mgr. Y. J. Martin, diacre assistant, par Mgr. Chuetto, 2^e diacre-assistant; M. l'abbé E. Lalonde remplissait les fonctions de diacre d'office et M. l'abbé N. Bouchard celle de sous-diacre; M. l'abbé N.

Roy servait de maître des cérémonies. Le sermon de circonstance fut prononcé par M. l'abbé Noël Fautoux qui dans une fort belle pièce d'éloquence sacrée a fait un heureux parallèle entre la fête du jour et la mission de l'évêque.

RESUME DU SERMON DE L'ABBE N. FAUTEUX.

"Quelle est donc celle qui s'avance comme une brillante aurore" (Cant. VI. 10).

1. L'ATTENTE DE L'AUBRE. — Les écrivains sacrés avaient aperçu à travers les siècles à venir celle qui devait donner au monde la lumière de la vérité, ils la saluaient comme l'aube qui se levait, et dont la beauté où se réalisaient les promesses de la rédemption.

En attendant l'accomplissement de ces promesses, le monde païen demandait la vérité au doute comme il cherchait la vertu sur les autels des vices.

Pourant ce n'était point des génies médiocres ni des artisans de ténèbres que les Platon, les Aristote, les Cicéron, etc., tant de vigoureux esprits étaient bien faits pour donner la lumière aux hommes, si la création de la lumière n'était pas condamnée à l'obscurité.

Mgr. Georges Gauthier, évêque-auxiliaire du diocèse, Mgr Dauth, vicaire de l'Université, Sir Horace Archambeault, doyen de la F. de D., Sir Alexandre Lacoste, de la F. de D.

Dieu ému de cette immense misère donna au monde, le principe même de toute vérité. Cette divine clarté devait s'annoncer par une aurore sans tache. Nous, époux de la Misère

Immaculée. C'est sous ce titre glorieux que l'Université Laval de Montréal, salue sa patronne et qu'elle mêle aux hommages de l'Eglise ses sentiments de piété filiale et de foi catholique.

II. LA LEVEE DE L'AUREOLE. — Nous croyons avec l'Eglise que le Verbe divin a fidèlement gardé la demeure vivante de son Incarnation et qu'il la sanctifiée par une grâce primordiale qui l'a préservée de tout.

La puissance du Rédempteur est universelle dans le temps comme dans l'espace. C'est la doctrine de l'Eglise que nulle grâce sanctifiante ne fut accordée avant le rédempteur.

A la fin du dîner M. Isaïe Préfontaine se fit l'interprète de tous les convives, pour remercier Mgr l'archevêque de sa gracieuse hospitalité, et rendit en même temps un bel hommage au noble et illustre évêque de Québec.

Or qui ne voit que l'Immaculée-Conception de la Vierge est la plus saisissante application de cette loi?

Pour des raisons de convenance et de dignité, Marie a bénéficié par anticipation du sang rédempteur. A ce moment le démon a dû frémir au fond de ses abîmes en présence d'une femme qui allait réaliser les paroles prophétiques : « Tu es bénie, ô terre, car tu as porté un tel homme ! »

phétiques de Dieu après la chute de nos premiers parents: "Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme entre ta semence et la sienne; elle sera la terreur de la race et la destruction de ton empire."

Voici que sur cet empire de mensonge, de corruption et de ténèbres, se lève l'aurore brillante de la vérité souveraine et de la pureté sans tache. Qui a donné Jésus-Christ au monde? De qui est née la vérité vi-

III. PLEIN MIDI. — Par le ministre de la Vierge immaculée la vérité

infinité s'est révélée à la race humaine, elle a parlé, et sa parole entendue sur un point du globe par un peuple méconnu doit cependant éclairer toutes les nations de la terre.

Quelle merveilleuse histoire que la

C'est vraiment la marche ascendante de l'astre du jour allant de la première aurore aux ardeurs du plein midi. Les ténébreux reculent le pas à pas, mais ils ne disparaissent pas complètement chez vous.

niat. Les érudits savent, le paganisme se cache, la philosophie hellénique se sent vaincue; et malgré les retours insidieux de l'esprit d'erreur, dissimulé dans les hérésies, la lumière monte, elle va de l'Orient en Occident. Il n'est pas de défection commerciale. Une affiliation de cette école à l'Université Laval nous semblait bien désirable. L'affiliation a lieu, et je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous ceux à qui nous la devons. Mais qu'il me soit permis

Sera-t-il permis à un homme d'étude de mentionner particulièrement l'homme aussi modeste que généreux et zélé, qui a eu une part si grande dans l'accomplissement de cette bonne œuvre; je veux dire M. Isaac Prélontaine, celui-là même qui tout à l'heu-

de de rencontrer cette femme, de la considérer d'une façon distraite, et de ne pas sentir le besoin de l'interroger, de l'étudier? Pour ne dissimuler aucune vérité, ils sont peut-être ceux qui aux éléments de catéchisme ont le plus de peine à se faire une idée de l'homme qui se tient devant eux. Je désire signaler aussi le progrès qu'a fait dans ces derniers temps l'Institut agricole d'Oka. Il peut y avoir dans notre pays des écoles plus

...isme appris dans le jeune âge, sentent le besoin et le devoir d'ajouter à ces vides ou plus somptueuses ; il n'est pas où l'enseignement de l'agriculture soit plus complet et plus pratique. Les élèves y travaillent avec ardeur sous la direction d'excellents maîtres. Ils ont sous les

ou si l'on étudie on le fait avec des yeux d'admirables façons de choses.
préjugés, pour trouver en faute l'E- (A suivre à la page 3)

SECRET - SECURITY INFORMATION